



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

IMOGENE,

ou

LES MOINES DU LIBAN.

II.

IMPRIMERIE DE VAIN, PLACE DE L'ODÉON.

IMOGÈNE,

OU

LES MOINES DU LIBAN.

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Mais si ton cœur insensible ne s'émeut
au récit d'une vie si pure et d'une mort
si imposante, va, tu n'es qu'un monstre
réprouvé! »

SAINT JÉRÔME.

TOME SECOND.

PARIS,

CHARLES PAINPARRÉ, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS, N°. 250.

1822.

THE CENTRAL

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1000 N. MICHIGAN AVE.

CHICAGO, ILL.

60607-7070

TEL. 373-3000

1970

IMOGÈNE

OU

LES MOINES DU LIBAN.

LIVRE SIXIÈME.

« C'est chez les chrétiens seulement qu'on a vu ces combats admirables d'une chaste vertu contre un amour impétueux. La pudeur d'une vierge n'est qu'un devoir. Mais qu'un jeune époux, ardent d'amour et de désirs, respecte dans sa compagne pleine d'attraits et de grâces l'épouse de son Dieu, qu'il descende dans la tombe comme le simple gardien d'un trésor précieux qu'il n'a point altéré, ces hautes vertus ne sont pas dans l'homme. Dieu seul peut les donner à notre faiblesse, comme il donne les prodiges. »

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

LES grandes douleurs tuent quelquefois le malheureux ; mais c'est lorsque

II.

son âme n'est point exercée aux coups d'une destinée funeste. Un mal cruel qui survient tout à coup brise, comme un édifice de verre, l'existence de l'homme opulent qui vit dans les plaisirs et la mollesse; l'infortuné accoutumé à souffrir devient presque insensible aux souffrances; et la douleur ne peut l'écraser que lorsqu'elle est indomptable; car il s'attend ici-bas à toutes les douleurs.

Phanor, en retrouvant Imogène chargée de l'affreux cilice, accablée de ses longues peines, couverte de l'anathème et gémissant sous le poids d'une atroce calomnie; en revoyant, dans un tel lieu et dans une situation si inconcevable, celle qui brûlait à jamais dans son cœur, Phanor éprouva de si violentes secousses, qu'il ne put retenir l'usage de ses sens.

Couché dans la poussière devant le spectre de son amante, inanimé et

portant sur son front la pâleur de la mort, on le crut délivré enfin des peines de ce monde. Imogène, éperdue, oubliant ses propres douleurs, voulut s'élancer sur le corps de son époux. Un moine la retint : « Vous n'êtes plus notre frère, répéta-t-il ; sortez, et ne pleurez pas les morts. »

« Hélas ! reprit Imogène en larmes, laissez-moi prier un instant à ses pieds !... un seul instant... Il fut mon frère ; il m'aima peut-être. »

— « Il n'est plus rien pour vous. Allez. Vos prières aux pieds d'un juste offenseraient l'Éternel. »

Deux vieillards entraînèrent la jeune vierge ; et l'ayant conduite hors du monastère, ils en fermèrent les portes, après lui avoir donné un morceau de pain et une cruche d'eau.

Phanor cependant n'était qu'évanoui. Il donna bientôt des signes d'existence ; et l'abbé le vit renaître avec

joie. On ne lui demanda point la cause de cette douleur violente qu'il avait manifestée. On savait qu'une tristesse habituelle remplissait son âme de noires pensées ; on soupçonnait que l'amour avait causé ses maux ; que peut-être la condamnation d'Eudoxe lui rappelait des souvenirs trop déchirans ; quelques-uns crurent que le remords poursuivait l'amant d'Imogène. Ils respectèrent des secrets dont il ne devait compte qu'à son Dieu.

On porta Phanor dans sa cellule ; on l'y laissa seul , et tout rentra dans le silence.

Le jeune homme ne revint à lui-même que par degrés. Il se rappela avec efforts la scène qui s'était passée devant lui. Il venait de revoir Imogène. Mais quelle rencontre , grand Dieu ! et quel enchaînement de malheurs les avait réunis ! Ce vieil Euthyme était donc le père de sa bien-

aimée !... Quel jeu d'un hasard si cruel s'était plu à trainer son amante et son père dans le monastère où il pleurait Imogène ? et comment, depuis si long-temps, ne l'avait-il pas devinée ?...

Mais peut-être cette voix, ces traits altérés ne sont que le vain fantôme de son amie. Imogène pourrait-elle supporter les travaux et les jeûnes des moines austères dont elle portait l'habit ? Aurait-elle pu cacher à tous les yeux son sexe, sa douceur et ses charmes ?... Se pourrait-il qu'accusée d'un crime absurde pour elle, son âme en supportât le poids sans se plaindre, sans révéler un secret qui confondrait la calomnie ? Non, ce n'est pas Imogène ; son oreille et ses yeux l'ont abusé. Son cœur, trop plein de l'objet qu'il aime, a cru la revoir dans des traits qui en rappellent le souvenir.

Cependant est-il rien sur la terre

que l'on puisse confondre avec Imogène ? C'est sa voix touchante, sa figure pure comme celle d'un ange, sa douce modestie. Oui, c'est Imogène. Il faut dévoiler la calomnie, justifier la vertu la plus noble, arracher son amante au désespoir....

Auprès des horreurs que lui offrait le triste sort d'Imogène, Phanor trouvait, comme son amante, une pensée qui le consolait. Il l'avait retrouvée, elle était fidèle ; elle était vivante....

Mais hélas ! chassée du monastère qui était son unique asile, seule au monde, persécutée, sans appui et sans refuge, que va devenir Imogène ? Sa vie s'éteindra douloureusement dans les rochers sauvages ; et les ours des montagnes viendront se disputer ses restes palpitans.

« Ah ! je dois la sauver, révéler son sexe, la rendre au bonheur, lui montrer son amant infortuné.... Malheu-

reux que je suis ! des nœuds éternels m'attachent au monastère , des sermens prononcés devant Dieu me forcent à gémir ici loin de l'amour , à oublier Imogène , à la laisser mourir seule , à respecter des secrets qu'elle ne veut pas découvrir , à entendre peut-être les cris lointains de son agonie.....

» Ah ! malédiction sur le moment funeste où je vins ensevelir dans ces lieux horribles ma liberté et les tristes débris de ma vie ! Malédiction sur moi-même et sur le jour de ma naissance , et sur la nature entière !..... Pourquoi suis-je venu dans ce monde ? pour voir le crime heureux et l'innocence traînée au supplice Dieu terrible , qui m'avez accablé de maux si pesans , qui m'avez ôté le bonheur au moment où il venait me sourire ; Dieu qui n'épargnez pas la vertu , qui brisez le roseau cassé , qui déchirez le

faible cœur de la vertueuse Imogène ,
s'il faut souffrir encore, Dieu terrible,
donne-moi la force de tes saints , ou
plutôt entends la prière d'un malheu-
reux dans le délire.... Grand Dieu , je
renonce aux récompenses éternelles ,
s'il faut les gagner par tant de peines ;
j'abandonne tout espoir d'un monde
meilleur ; je suis indigne de paraître
parmi tes anges. Je ne demande que la
grâce de mourir et d'aller dans le néant.
Que je presse dans mes bras mon Imo-
gène , et que je tombe à ses pieds
frappé de la foudre , pour ne sortir
jamais de la poussière..... »

Après ce délire effrayant , le jeune
moine fut agité par une fièvre brû-
lante. Il frémit de ses blasphèmes ; il
s'humilia devant son Dieu qu'il venait
d'outrager. Mais le désespoir , la pen-
sée d'Imogène , le sentiment de tant
de maux , mille idées horribles qui
ébranlaient son imagination , le jetè-

rent bientôt dans un tel accablement, qu'il ne sentit plus rien. L'apathie des misérables succéda dans son cœur aux excès du sentiment ; et dans la longue maladie qui suivit son désespoir , on le crut tombé dans l'indifférence des hypocrites endurcis ; on assiégea sa conscience pour y chercher le remords. Mais il ne s'accusa point ; il ne répondit rien aux questions qui lui furent faites ; il ne montra qu'un cœur insensible ou impénétrable.

Cependant Imogène , plus que jamais abandonnée sur la terre , chassée avec déshonneur pour une vile scélératesse qu'elle n'aurait pu soupçonner , traitée comme le complice d'une prostituée infâme , elle dont la pudeur seule avait rougi le front , Imogène , abattue , ne trouvait plus dans son âme la force de supporter ses nouveaux malheurs.

Après qu'on l'eût exilée du mona-

stère, elle demeura immobile contre la porte, ne versant plus de larmes, et ne cherchant plus de remèdes à ses douleurs. La nuit vint la surprendre dans la même situation; le froid qui se faisait sentir, la faim, la fatigue, lui rendirent quelque sentiment. Elle se rappela qu'elle était condamnée à ne plus demeurer que dans les cavernes, à languir douze ans sous l'anathème, dans les rochers sauvages, et elle venait de voir mourir Phanor.

Les vents des orages sifflaient dans les cédres voisins; la nuit était horrible; la frayeur, si naturelle à une jeune fille, ne vint point assiéger son âme; elle avait trop de douleurs pour en chercher de nouvelles. Elle ne songea point aux dangers qui pouvaient l'entourer. Elle ne songea qu'à chercher machinalement un abri où elle pût prendre un instant de repos.

Ses pas incertains la conduisirent à

la caverne qu'on lui avait donnée pour asile. La terre humide, parsemée de fragmens de rocher, lui servit de lit ; elle recommença ses pleurs lorsqu'elle se sentit dans cette triste retraite, glacée par le vent, exposée à toutes les peines du corps qu'elle n'avait pas encore si pleinement senties. Elle jeta des regards effrayés sur sa destinée ; elle se rappela tant d'heureux qu'elle avait vus dans le monde ; elle murmura aussi contre le ciel. Mais, réprimant bientôt ses plaintes téméraires, elle crut entendre la voix de sa conscience qui lui disait qu'elle méritait tous ses maux.

« J'ai commis une grande faute ; j'aimais dans les cellules de la pénitence le cénobite consacré au Seigneur. Je n'ai point révélé cet amour au tribunal où j'aurais pu l'expier. Peut-être le secret que j'ai promis à mon père et l'habit que je porte sont-ils encore

des crimes. Voilà sans doute la cause des maux que Dieu m'envoie. Mon Dieu ! s'écria-t-elle , daignez éclairer ma raison , purifiez mon cœur , épargnez la faiblesse d'une infortunée qui n'a jamais voulu que vous aimer et vous plaire. Mon Dieu , laissez - moi rejoindre Phanor, que vous venez d'ôter à ses misères..... »

Mais Dieu n'exauçait point les prières de la jeune vierge ; il fallait que cette âme angélique fût brisée par toutes les épreuves , pour montrer au monde de quels efforts est capable une jeune fille timide , soutenue par la patience , et la résignation chrétienne.

Le sommeil fuyait les paupières d'Imogène ; elle ne pouvait trouver le repos qui devait seul mettre quelque baume sur ses blessures. Elle se mit à genoux devant la Vierge ; et ses lèvres pures comme son âme murmurèrent l'oraison des infortunés :

« O vous qui avez connu la douleur,
» Vierge sainte, qui pleuriez aux pieds
» de votre fils expirant sur la croix ,
» prenez pitié d'une malheureuse que
» tout abandonne.

» Si votre cœur fut déchiré , si votre
» âme maternelle fut ébranlée , lors-
» que votre fils souffrit pour les crimes
» du monde les supplices odieux qui
» n'étaient dus qu'aux forfaits , au-
» guste mère de mon Dieu , prenez pi-
» tié d'une pauvre fille que la calomnie
» poursuit et qui souffre les tourmens
» des coupables. Obtenez de mon Dieu
» que je revoie enfin ma tendre mère,
» mon père infortuné , et le vertueux
» ami de mes jeunes années.

» Vierge sainte, vous savez que mon
» cœur n'a rien nourri d'impur ; abré-
» gez une pénitence qui surpasse mes
» forces ; faites que je touche au terme
» du triste voyage de la vie , et que je

» trouve le repos à la suite de tant
» de peines. »

Après cette ardente prière, Imogène se trouva plus calme ; le sol qui lui servait de couche lui sembla un lit plus doux. La prière est si consolante pour les malheureux ! Les sens de la jeune fille s'appesantirent bientôt. Le sommeil de l'innocence ferma ses paupières ; les vents semblaient calmés, et Imogène s'endormit en remerciant la bonne Marie, qui fut toujours l'appui des malheureux.

Un songe consolateur vint encore rendre le courage à la jeune solitaire. Au milieu d'un nuage lumineux, elle entrevit un vieillard vénérable qui portait sur son front la sérénité des élus. Il s'avança vers Imogène.

« Ma fille, lui dit-il, les regards de l'Éternel sourient du haut des cieux à vos efforts. Ne demandez à Dieu que la patience. Invoquez la Vierge sainte

qui soutiendra votre faiblesse. Vos épreuves et vos douleurs croîtront encore ; mais le ciel vous donnera la force de les supporter ; et vous achèverez avec gloire votre long martyre.

» Rappelez-vous l'homme de Dieu dont les paroles prophétiques vous annonçaient trois années de souffrances. Combattez. Le ciel va bientôt s'ouvrir ; vous y viendrez avec Phénor. »

En achevant ces mots , l'ombre s'approcha davantage pour bénir celle qu'il aimait. Imogène reconnut son père. Elle s'élança pour presser le vieillard dans ses bras, mais le songe s'évanouit ; l'obscurité succéda à la vision lumineuse. Le sommeil revint comme par enchantement, et Imogène fut consolée jusqu'au matin par d'autres songes envoyés du ciel pour fermer les plaies de son cœur.

Elle revit le jour avec plus de char-

mes ; elle pria ; elle n'oublia point de rendre de nouvelles actions de grâces à la tendre mère de son Dieu , à la vierge compatissante qui n'a jamais rejeté l'humble prière d'un cœur brisé par les peines.

Imogène trouva son exil moins affreux, puisque le ciel était son appui. Elle reverra bientôt son père ; Phanor est encore vivant, et pour comble de bonheur ils s'élèveront ensemble au séjour de l'heureuse éternité.

Le pain noir et la cruche d'eau qu'on lui avait donnés en la chassant du monastère ne lui offraient des alimens que pour quelques jours ; mais Dieu qui nourrit l'insecte oubliera-t-il la jeune fille qui souffre pour mériter de lui plaire ? Elle vivra désormais du pain de l'aumône ; les humiliations et les outrages vont l'accabler ; mais que lui font les mépris et les misères d'un monde qu'elle quittera bientôt ?

Son imagination enflammée ne lui montrait que les douceurs d'une pénitence dont le but était le ciel. Hélas ! ses jours devaient avoir de nouvelles amertumes ; et la longueur de ses peines allait encore lui paraître cruelle.

Elle portait toujours l'habit et le nom d'un homme. La séduction dont on l'accusait fut bientôt connue. Les passans la saluèrent par des outrages ; d'infâmes prostituées vinrent troubler sa retraite, lui offrir leurs attraits en vantant ses charmes, et effrayer son oreille des monstrueux écarts d'un langage impudique.

Il se trouvait quelquefois une main lâchement généreuse qui jetait à ses pieds le morceau de pain du pauvre, en lui recommandant le remords. Quelques moines du couvent lui apportaient aussi une part de leur repas austère ; et tous ceux qui lui adressaient la parole prenaient sur elle

cette odieuse supériorité que l'on se croit permise devant le malheureux puni pour une faiblesse.

Les jeûnes, les injures de l'air, la misérable vie qu'elle menait dans la caverne, n'avaient point abattu le cœur d'Imogène; les outrages et les humiliations l'écrasèrent de nouveau.

Un jour elle demanda à un bon moine qui était venu non lui reprocher un crime incertain, mais l'engager à supporter ses maux sans murmure, si le jeune solitaire qui s'était évanoui à l'anathème vivait encore. Le vieil anachorète lui apprit la maladie de Phanor. « Il est vivant, dit-il, mais pour souffrir; le ciel semble lui ôter le sentiment des peines secrètes qui l'accablent, pour lui laisser la force de supporter les maux du corps. »

Imogène s'effraya des douleurs de son amant. Elle souffrait pour elle-même et pour le tendre Phanor. Son

cœur ulcéré ne soupirait plus que pour la fin d'une vie contre laquelle elle s'efforçait de ne pas se révolter.

Ses jours se traînaient misérablement dans la prière et dans les larmes; et souvent étendue sur le rocher nu, à la porte du monastère, elle passait les nuits à gémir, insensible aux vents glacés et aux pluies de l'orage, et suppliant les solitaires qui l'avaient vue parmi eux de prier pour le pauvre Eudoxe.

Le bon Marcien, plus que les autres frères, s'intéressait à la vierge infortunée qu'il croyait un jeune moine, mais qu'il croyait innocent. Souvent il venait auprès d'Imogène, apportant les douces consolations et montrant l'espérance qui ouvrait les cieux.

Un dimanche, à l'heure des entretiens, il emmena Imogène dans les rochers du Liban, et chercha à re-

lever encore son courage qu'il voyait abattu,

« Mon fils, dit-il au triste Eudoxe, je vous crois toujours pur devant le Seigneur. Vous n'avez plus de père qui puisse vous servir de guide ; ouvrez votre âme à un vieillard qui vous aime. Dites-moi , êtes-vous coupable du pauvre enfant qui va naître ? Êtes-vous sous le poids de la faiblesse dont on vous accuse, et que vous expiez dans une pénitence si cruelle ? Malheur à l'homme qui condamne l'innocence ! Si vous n'êtes point souillé, le remords terrible assiégera un jour le cœur du chef des solitaires, qui a prononcé trop légèrement peut-être l'anathème sur votre tête. »

« Hélas ! répondit Eudoxe, tous ceux qui m'ont connu me jugent aussi comme un criminel. Dieu seul voit ma conscience. Je ne murmurerai point contre les maux qu'il m'envoie.

J'ai fait de grandes fautes ; mais je suis pur du crime dont je porte la peine. Quand Dieu m'aura ôté de ce monde où je suis si malheureux , on reconnaîtra mon innocence, et on pleurera sans doute sur les maux qui m'accablent ; mais il ne sera plus temps. »

« Mon fils , reprit Marcien, je crois à vos paroles ; je plains aussi vos destinées cruelles. Mais la vie est courte : après tant de souffrances , Dieu vous recevra dans son sein paternel. Bravez donc les vains mépris des hommes , et songez que celui qui marche devant Dieu peut supporter des misères dont le cours est si rapide et le terme si prochain. »

« Ah ! les peines que je souffre surpassent mes forces, s'écria Imogène ; et je ne puis les confier à personne. Elles sont sans remède ; et des sermens terribles m'empêcheront jusqu'à la mort de révéler un mystère qui, s'il était

connu ; me rendrait peut-être moins malheureux. J'ai perdu ma tendre mère, mon père n'est plus... Tous ceux que j'aimais me sont enlevés. J'espérais de si douces années !

« Une âme comme la vôtre ne peut avoir eu de criminelles faiblesses, dit Marcien. L'amour sans doute cause vos plus grands chagrins. O mon fils, si vous saviez combien les affections de ce monde sont périssables, vous porteriez sur Dieu seul tous les mouvemens de votre cœur. J'ai vu quelques amans, je n'ai point vu d'heureux. Quelle douleur pour vous si, après quelques mois d'une union chérie, vous aviez perdu votre jeune épouse ! Vous êtes ici l'enfant du seigneur. Vous reverrez peut-être pour l'éternité entière celle que vous avez aimée. Attendez un bonheur si doux ; et que votre courage mérite les miséricordes du grand Dieu.

» Mon fils, je suis né loin de ces lieux austères. Les Gaules sont ma patrie. Mes douleurs, et le vœu que j'avais fait de visiter le tombeau du Christ, m'ont amené dans la Palestine. J'avais une amie, je l'ai perdue..... J'avais une sœur qui m'était bien chère, l'amour troubla sa vie ; et le ciel fut pour elle le prix des combats.»

« Oh ! mon père, reprit Imogène, dites-moi quelles furent les maux de cette sœur dont le cœur fut tourmenté par l'amour. »

« Que son histoire puisse vous rendre vos peines moins amères, reprit le vieillard ; vous apprendrez du moins que le ciel donne le courage aux cœurs les plus abattus.

» Ma sœur se nommait Scholastique. Comme c'était le premier enfant que le ciel eût donné à ma mère, après dix années de stérilité, elle avait fait vœu ayant ses couches de consacrer sa vie à Dieu.

crer au seigneur l'enfant qu'elle portait dans son sein. Scholastique fut donc offerte aux pieds des autels , aussitôt qu'elle fut née. On l'éleva avec les soins les plus tendres ; et lorsque sa langue se délia , on lui fit prononcer les mots saints que sa raison ne pouvait comprendre encore , et par lesquels elle prenait Jésus-Christ pour époux.

» Les premières paroles qu'elle balbutia furent des prières ; et le nom de Jésus se mêlait dans sa bouche innocente à celui de sa mère. On l'éleva dans la retraite. Un vieux prêtre d'une sainteté vénérable lui enseigna les dogmes sacrés de l'Évangile et les plus augustes mystères de la religion.

» Elle montra pour son Dieu tant de zèle et d'amour , qu'elle surpassait les espérances de sa mère, dont elle faisait le bonheur.

» En recevant le baptême, elle re-

nouvela le serment de demeurer vierge et de n'avoir que Jésus pour époux. A quinze ans, sa piété faisait l'admiration publique. Sa douceur était inaltérable. Elle ne songeait ici-bas qu'à se rendre digne du ciel; elle se montrait soumise à toute la maison dont on l'aurait crue la servante; et jamais une parole violente ne sortit de sa bouche.

» J'étais né cinq ans après elle; l'exemple de ses vertus fut peut-être le plus grand mobile qui m'inspira l'amour de la vie chrétienne, et le dégoût d'un monde où je ne parus qu'entraîné un instant par le torrent des passions.

» Scholastique avait reçu du ciel la plus grande beauté; mais son âme était plus belle encore. Comme elle était idolâtrée de mon père, et que ma mère ne trouvait son bonheur qu'auprès de sa fille, on ne la mit

pas dans un monastère, parce que ma mère ne pouvait se décider à se séparer d'elle, et que mon père ne le voulait point. Elle mena une vie sainte dans la maison paternelle. Ses journées se passaient dans la prière et dans l'exercice des bonnes œuvres. Elle allait, au sortir des églises, visiter les prisonniers, consoler les malades, panser leurs plaies, soulager leur misère. Les malheureux la regardaient comme un ange que le ciel leur avait envoyé dans sa bonté. Elle soignait sans dégoût les hideuses maladies du pauvre; elle bravait les cachots horribles et l'air fétide des prisons. Vous eussiez vu avec admiration cette jeune vierge, brillante de grâces et de jeunesse, mêlée parmi les infortunés couverts de haillons, leur sourire, et donner à tous des secours, et des consolations plus douces que l'aumône.

» Quelques jeunes gens ne purent la voir sans l'aimer; il s'en trouva qui auraient mis tout leur bonheur à obtenir le cœur et la main d'une vierge si vertueuse et si belle. Ceux même qui suivaient la carrière des plaisirs respectaient les jeunes sévères et la piété ardente de Scholastique, parce qu'elle joignait aux austérités et à la prière des vertus qu'il faut admirer, avec le cœur le plus froid.

» Mon père avait souffert, sans l'approuver, le vœu qu'on avait fait prononcer à ma sœur de vivre loin du mariage. Lorsqu'elle eut dix-sept ans, il voulut lui donner un époux. Il s'était toujours opposé, depuis son baptême, aux vœux solennels qu'elle demandait à former, parce qu'il craignait que plus tard elle n'eût de tardifs regrets.

» Un jeune homme qui se nommait Allyre, et qui avait vingt-six

ans, n'avait pu voir Scholastique sans éprouver pour elle les plus tendres sentimens. Il avait comme elle une grande piété, et il demandait au ciel une épouse avec qui il pût mener une vie sainte. Mais il n'avait pas la force d'embrasser les rigueurs d'un célibat perpétuel.

» Ma sœur connaissait Allyre ; elle aimait ses vertus, son zèle religieux, ses grandes aumônes. Les mêmes sentimens de piété firent naître en eux un amour mutuel ; elle oublia les engagements qu'elle avait formés, en voyant le tendre Allyre soupirer à ses pieds. Elle lui promit de l'aimer ; mais c'était un amour saint.

» Mon père avait permis que le jeune homme recherchât la main de sa fille ; et ma mère avait laissé le soin de toutes ces choses à la Providence ; elle savait que Scholastique ne ferait rien qui pût offenser la plus sévère vertu.

» Allyre et Scholastique étaient donc amans. Ils priaient souvent ensemble ; ils se voyaient ; Scholastique avouait son amour : mais elle gardait toute la retenue des vierges ; et son cher Allyre ne pouvait obtenir même la permission de lui baiser la main.

» Lorsqu'il faisait l'indiscrette demande de la faveur la plus légère , ma sœur lui imposait un jour de jeûne , ou quelque pénitence semblable , qu'il remplissait avec scrupule.

» Cette sévérité, que ma sœur n'exerçait toujours qu'en souriant , fit qu'Allyre pressa le mariage qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, et qui lui promettait des plaisirs dont il n'avait eu aucuns prémices.

» Scholastique repoussait , avec un certain soin qu'elle ne songeait pas à examiner, les souvenirs des promesses qu'elle avait faites d'être vierge. Lorsque le jour du mariage fut venu , elle

se rappela comme subitement les liens qu'elle avait formés, et qu'elle crut indissolubles. Elle se trouva combattue entre ses devoirs anciens et ses promesses récentes, entre l'amour de Dieu qui était le plus fort, et l'amour d'Allyre qui était le plus présent. Il fallut qu'un prêtre la dégagât solennellement du vœu de ma mère et des premiers sermens qu'elle avait faits, sans avoir entièrement l'usage de sa raison.

» Cependant elle n'alla qu'en pleurant devant les saints autels.

» On la conduisit le soir, tremblante et agitée, à la couche nuptiale. Le tendre Allyre avait reçu, après la célébration du mariage, le premier baiser que Scholastique eût jamais donné à un homme. Le soir, brûlant d'amour, il avait abrégé ses prières accoutumées pour aller joindre l'épouse jeune et charmante auprès de

laquelle il espérait les plus purs plaisirs d'un véritable amour.

« Scholastique était toute en larmes. Ma bien-aimée, lui dit-il, vous qui êtes ma vie et mon bonheur, pourquoi pleurez-vous devant moi ? Ne suis-je point l'ami de votre cœur et l'époux que vous aimez ? »

« Hélas ! répondit Scholastique, plaignez une infortunée qui vous a trompé, et que les remords poursuivent. C'est vainement que vous vous êtes flatté d'avoir une épouse. Je suis liée à un autre par des engagements qu'on n'a sans doute pu rompre. »

« Eh quoi ! reprit Alfyre, vous avez promis votre foi à un autre amant !... Quel est donc ce perfide qu'il faut que je haisse ? »

« Respectez cet autre amant, dit Scholastique. C'est Jésus-Christ qui fut mon époux avant que je vous connus. Je lui ai juré de mourir son

épouse. Je comptais, à ma dernière heure, lui offrir ma virginité aussi pure qu'au jour de ma naissance. Je vous ai aimé. Je suis devenue parjure à ces vœux formés par ma mère, et ratifiés par moi-même quand je reçus les eaux saintes du baptême. J'ai oublié un instant ces nœuds éternels. Dieu me les a rappelés enfin pour me punir ; et c'est en vain qu'on a voulu ce matin m'en dégager. Jésus a dit lui-même que les liens du mariage ne peuvent se rompre sans crime.

» Allyre, étonné, l'employa toutes les ressources de l'éloquence du cœur pour persuader à son amante que des nœuds formés dans l'enfance n'engageaient pas envers le ciel.

» Je vous aime, mon ami, reprit Scholastique ; mais j'aime encore plus mon Dieu ; et je sens trop tard que j'ai fait un crime en prenant un autre

époux. Ayez pitié de celle qui vous est chère. Aidez-moi à vaincre ma propre faiblesse. Regardez-moi comme votre sœur, et soyez le gardien de l'épouse de votre Dieu, mais non son rival; ou bien nous sommes tous deux criminels.

» Après de longs et cruels combats, Allys se rendit aux chastes désirs de sa jeune épouse; mais il céda en gémissant. Toutefois elle eut assez de pouvoir sur son amant pour lui faire jurer qu'ils garderaient tous deux une virginité perpétuelle.

» Ce serment, sans doute plein d'imprudence, leur apprêta de longues souffrances. Ils vivaient ensemble et avaient le même lit. Souvent l'amour élevait sa voix puissante; il fallait y résister, seuls, livrés à eux-mêmes, dans la couche nuptiale, dans le silence des nuits.

« Je les vis après trois ans de mariage.

Ils étaient les plus tendres et les plus malheureux amans. La crainte de Dieu leur montrait un précipice horrible s'ils étaient parjures. Tous les feux de l'amour, qu'ils s'efforçaient de réprimer, les poussaient à se livrer aux doux embrassemens ; et ils ne maudissaient pas les vœux qu'ils avaient formés , parce que leur piété était grande.

» Ces combats continuels épuisèrent leurs forces. Ma sœur y succomba la première ; elle mourut après cinq ans de mariage et de peines amères. Son époux ne tarda point à la suivre, consumé par ses regrets et par l'amour de Scholastique, qui remplissait son cœur d'une flamme qu'il ne pouvait dompter.

» J'étais déjà dans ce monastère au moment de la mort d'Allyne. La mort de ma sœur et la perte d'une épouse idolâtrée avaient précipité ma fuite hors de ma patrie. J'ai su depuis

qu'on leur avait élevé deux tombeaux dans une petite église ; que le lendemain des funérailles de l'époux, les deux tombeaux s'étaient réunis, par un miracle incompréhensible, en un seul monument ; qu'on avait trouvé les corps inanimés des deux amans dans le même cercueil ; qu'on n'avait pu séparer leurs bras entrelacés à jamais ; qu'on appelait leur tombe la *Tombe des amans saints* ; que les chrétiens allaient y offrir des prières.

» Mon cher Eudoxe , vos maux sont grands , sans doute. Mais si c'est l'amour qui les cause, cherchez à l'étouffer ; ou bien vous n'aurez de repos que dans la tombe. Je sais que dans un amour passionné tout a des charmes. Les peines, les regrets, les larmes ont leur douceur. Mais c'est un poison perfide qui ronge lentement le cœur. »

« Ah ! du moins, reprit Imogène ,

vosre sœur mourut dans les bras de son bien-aimé ; ses jours s'écoulèrent auprès de son époux...

« Hélas ! ajouta-t-elle dans son cœur, Scholastique était une sainte, et moi je ne suis que la plus malheureuse amante. »

LIVRE SEPTIÈME.

« Si la douleur brise une âme forte, le désespoir peut égarer la raison. Heureux celui dont il ne glace pas le cœur!...

» Un insensé est quelquefois respectable; c'est lorsque Dieu l'a frappé de maux si terribles qu'il n'a pu en supporter tout le poids. Nous devons sentir ses souffrances, puisque nous sommes tous exposés à souffrir. Honte au lâche qui rit devant l'homme dont la raison est perdue; car personne ne sait si des chagrins, peut-être imaginaires, ne lui ôteront pas la sienne. »

SAINT GRÉGOIRE-LE-GRAND.

« CE monde n'est qu'un temps d'épreuves qu'il faut subir avec courage, pour mériter d'être admis dans les parvis éternels. Dieu est juste : si nos âmes étaient périssables, l'innocent serait heureux ici-bas. Mais pour un

être immortel, qu'est-ce qu'un moment de souffrances ? La vie s'écoule avec rapidité, et les peines passées se comptent : mais l'éternité est immobile ; le passé n'est rien alors, parce qu'il n'y a plus d'avenir.

» Supportons des maux dont le nombre est tous les jours plus petit. J'irai devant mon Dieu lui demander le prix des larmes que j'ai versées. Je réverrai mon père, je retrouverai une mère chérie. Dans trois ans, m'a-t-on dit, vous n'aurez plus de regrets. Le temps est au tiers de sa course, et Phanor doit me suivre. Mon Dieu, soutenez les forces que votre bonté m'envoie pour souffrir les maux et les outrages qui accablent ma faiblesse.

» Et vous, Vierge sainte, qui êtes l'appui des malheureux, vous qui portez l'espoir et la paix dans les âmes agitées, qui guérissez les plaies du cœur que l'infortune déchire, auguste

mère d'un Dieu, protégez une jeune fille qui n'a plus de soutien ici-bas. Défendez le faible arbrisseau contre la furie des orages....

» Si l'esprit de Dieu inspira la prophétie du vieux moine dont j'emportai les bénédictions en suivant mon père, avant deux années je serai bien près de la mort. Que ma dernière heure sera douce ! je dois l'attendre sans murmure.

» Je dois expier mon malheureux amour, cet amour si pur qui pourtant fut coupable jusqu'au jour où mon père approuva mes feux, et qui peut-être est devenu criminel depuis que mon bien-aimé a consacré sa vie au seigneur.

» Ah ! Dieu qui sonde les cœurs sait que la vertu seule me fit aimer Phanon. Que j'eusse été heureuse de vivre auprès de lui comme sa sœur et comme une vierge ! Que j'aurais envié le

sort des amans des Gaules ! La sœur de Marcien voyait tous les jours celui qui faisait battre son cœur ; la même tombe reçut leurs cendres , et Dieu daigna par un prodige réunir ces deux époux fortunés.

» Que ma destinée est différente !.. Mon Dieu , je suis plus coupable que la vertueuse Scholastique. J'ai osé quelquefois élever jusqu'à vous des plaintes qui vous ont offensé. Je veux les expier et mériter toute votre clémence. »

Ces pensées, soutenues par la prière, rendirent de nouveau le courage au cœur d'Imogène. Elle s'efforça de s'habituer à des maux dont elle avait pu contempler le terme. Mais le souvenir de Phanor venait à chaque instant assiéger son âme ; et le poids d'une affreuse pénitence n'eût pas surpassé ses forces , si elle n'eût pleuré souvent sur les douleurs de son ami.

Hélas! Phanor l'avait reconnue. Inanimé devant elle, il ne s'était relevé du seuil de la mort que pour souffrir les lentes agonies d'un long trépas. S'il pleurait Imogène, il savait du moins qu'elle était innocente. Mais il l'avait vue chassée avec ignominie.

Ah! s'il révélait le sexe de son amante, elle ne trahirait point le serment qu'elle avait fait à son père; sa vertu ne serait plus outragée. Mais de nouvelles infortunes seraient la suite du zèle de l'amour. Quand les moines austères reconnaîtront une femme dans le jeune infortuné qu'ils ont maudit, il faudra que désormais la triste Imogène aille traîner ses misères dans des lieux éloignés. Elle ne verra plus les rochers habités par Phanor....

Imogène priait le ciel de donner au jeune moine la force de ne rien révéler sur son amante.

Elle soupirait en secret après le bonheur de le revoir, mais un seul instant, sur un roc lointain. Elle voulait contempler encore ces traits que la douleur altérait tous les jours.

Cependant Phanor, moins malheureux qu'Imogène, avait passé quatre mois dans les crises d'une fièvre ardente qui, en épuisant toutes ses forces, l'avait rendu presque insensible. Il paraissait tous les jours près de descendre dans la tombe; il ne parlait point, et son âme semblait déjà séparée de son corps qui n'était plus qu'un faible squelette animé d'un reste de souffle.

Mais il devait vivre et souffrir encore. Le ciel lui rendit la vie et les forces pour achever de le rendre pur. On le vit avec surprise reprendre une vie que l'on croyait éteinte. Il avait passé trois nuits sur la cendre, et il n'avait pu mourir.

Lorsqu'il put se lever, il recommença de sentir. Il se revit avec douleur revenu à la vie. Le songe qui l'avait séduit, à l'arrivée d'Imogène, la secousse terrible que l'anathème avait produite sur son âme, la maladie accablante, n'avaient pu rompre le fil de ses jours. Quel en était donc le terme ?

Le souvenir d'Imogène revint sur son cœur. Il devait aimer la vie, puisque sa bien-aimée respirait encore. Il éprouvait quelquefois un sentiment qui l'aurait effrayé, s'il eût été moins vague dans son esprit, c'est que le ciel même ne lui offrait pas de charmes, à moins qu'il n'y fût avec son amante.

A mesure qu'il revint à la santé, il s'occupa plus fortement de sa bien-aimée. Il se rappela qu'elle avait vécu près de lui dans le monastère. Il se traîna à la cellule solitaire d'Imo-

gène. Il baisa la poussière que son amante avait foulée. Il répéta encore cette prière coupable : « Mon Dieu, loin d'Imogène, je ne puis être heureux que dans le néant. Que mon âme périsse si je ne dois plus la revoir... »

Il se ressouvint de la calomnie qui poursuivait Imogène, de l'anathème prononcé sur sa tête. Il eut de nouveau la pensée de révéler son vertueux secret. Mais la même frayeur qui avait frappé le cœur d'Imogène ébranla aussi le sien. Si les moines du Liban reconnaissent une femme dans le pénitent de la caverne, il faudra qu'elle fuie loin du monastère ; et Phanor lié par des nœuds sacrés ne pourra suivre ses pas....

D'ailleurs il devait garder un secret dont il n'était pas le maître ; et si la malheureuse Imogène supportait les horreurs du mépris et de l'ana-

thème pour ne pas révéler son sexe, il de vait aussi se taire.

Mais enfin , Imogène vivait dans les rochers voisins... Elle vivait ! Peut-être les frimas et la faim avaient-ils déjà saisi leur proie. Il s'empessa de demander au bon Marcien si le jeune Eudoxe était encore sur la terre. Il lui sembla que son cœur se délivrait d'un poids énorme en apprenant qu'il pouvait revoir les traits d'Imogène. Mais il ne confia point à Marcien la cause de l'intérêt qu'il portait au pauvre proscrit.

Aussitôt que Phanor put marcher, il porta ses pas vers les lieux où gémissait son amante. Lorsqu'il approcha de la porte qui s'était fermée sur Imogène bannie, ses jambes défaillantes ne le soutinrent plus. Il s'arrêta avec un serrement de cœur et des palpitations qu'il ne put vaincre.

Qu'allait-il faire ? En entrant au mo-

nastère, dans ces jours où il ne croyait plus revoir Imogène que dans le monde des saints, il avait juré au pied des autels de consacrer son cœur et ses pensées à l'unique amour de son Dieu. Il avait renoncé à toutes les affections de la terre. L'amour était un crime sous le cilice qu'il portait; et il allait retrouver son amante, troubler la paix de son cœur, et lui présenter un époux qui ne pouvait plus être à elle.

Ah! qu'il est affreux de vivre à quelques pas d'un objet idolâtré, d'entrevoir les rochers qu'il habite, et de ne pouvoir traîner ses pas devant sa bien-aimée, consoler ses douleurs et... la voir!

Phanor agité, tremblant, hors de lui-même, se leva cent fois pour passer la barrière qui le séparait d'Imogène; et toutes les terreur de la religion et de l'amour arrêterent ses pas.

Ces combats épuisaient toujours ses forces. On vint l'arracher de la pierre où il s'était assis ; on le reconduisit à sa cellule.

Une douleur impatiente le dévorait ; il passa la nuit dans le trouble ; et, le lendemain , sans oser sortir de l'enceinte du couvent, il chercha les lieux d'où il pouvait découvrir au loin l'ombre de sa bien-aimée.

Les jours qui suivirent s'écoulèrent de la sorte. Ses yeux , immobiles sur la montagne qui renfermait la caverne d'Imogène , attendaient sans cesse le bonheur de l'apercevoir ; mais elle ne paraissait point.

Les idées du jeune infortuné se bouleversaient à chaque instant de la journée. Tantôt il croyait qu'Imogène se mourait dans sa retraite affreuse ; tantôt il cherchait à se persuader que tout ce qu'il avait vu le jour de l'anathème n'était qu'un prestige trompeur.

« Mais non, c'était bien Imogène. »

Phanor, plus soumis aux décrets éternels, ne demandait plus à Dieu la mort ou le néant. Il ne désirait que d'entrevoir Imogène.

Un jour que Marcien était venu, à l'heure des entretiens, pour soutenir de ses conseils l'âme ébranlée de son jeune ami, il lui demanda pourquoi ses regards se tournaient sans cesse vers les rochers du Liban. « Vous avez pris un intérêt bien grand au sort du pauvre Eudoxe, lui dit-il. Connaissez-vous ce jeune infortuné? »

« Ah! mon père, reprit Phanor, sa destinée n'a-t-elle pas touché aussi votre cœur? »

« Oui, mon frère, reprit Marcien. La sentence de l'abbé du Liban m'a semblé bien sévère..... »

— « Eh bien, je pleure sur un enfant condamné à d'affreuses pénitences. Eudoxe peut-être est plus malheureux

que moi. Il est sous l'anathème.... »

« Et qu'importent les malédictions impuissantes des faibles humains ? répondit le vieil anachorète. Dieu lit dans nos cœurs et bénit ceux que nous condamnons , lorsque nous sommes injustes. Malheur au mortel trop austère qui se hâte de prononcer une sentence terrible ! Laissons à Dieu le soin de punir ces fautes secrètes que nous ne pouvons connaître ; et tremblons de mépriser l'innocence , de répandre l'amertume sur les jours d'un enfant du seigneur. Mon fils , j'aime à croire qu'Eudoxe est la vertu même. »

« Ah ! que Dieu récompense la bonté de votre cœur , répliqua Phanor. Oui, vous méritez d'avoir place parmi les saints. Oui, Eudoxe est vertueux , son âme est pure ; la calomnie l'outrage..., et ses jours sont consumés par le hideux désespoir. »

« Mon fils, j'ai vu le pauvre Eudoxe, reprit Marcien. J'ai fait pénétrer dans son cœur quelques lueurs consolantes ; il est bien malheureux ; imitez son courage. »

« Que mon Dieu vous bénisse, s'écria Phanor. Vous êtes comme Dieu même le soutien des infortunés. Ah ! mon père , que je serais heureux si , dans un autre monde, avec Imogène, avec vous !... »

— « L'heure suprême sonnera bientôt, mon fils. Adorons les décrets éternels, et souffrons avec patience. Venez ; allons voir Eudoxe. »

Phanor sentit son cœur agité de battemens précipités. Il fit taire ses scrupules ; il s'imagina qu'il ne pouvait, sans donner de soupçons , refuser de marcher vers la caverne. Mais quelles seraient les suites de son entrevue avec Imogène !

Il marchait sans proférer une seule

parole. Après qu'ils eurent passé la porte qui conduisait à la retraite de la jeune vierge, Phanor s'arrêta. Il était si oppressé qu'il craignit de perdre encore l'usage de ses sens.

Oh ! quelle âme il faudrait pour peindre les angoisses de cet amant éperdu qui n'a plus que quelques pas à faire pour revoir celle qu'il aime dans le repaire affreux des bêtes fauves ! Il va trouver dans les lieux destinés aux tourmens de la pénitence sévère celle qui porta toujours le cœur le plus pur. Quel espoir, quelles consolations pourra-t-il lui donner ? Il mettra le comble à ses maux, et n'emportera que le désespoir.

Peut-être aussi Marcien va tout reconnaître....

Imogène entendit les pas des deux moines et la voix de Marcien. Un pressentiment indomptable lui fit deviner la présence de Phanor. Elle sor-

tit doucement de la caverne , se mit à genoux auprès du rocher ; et sans être aperçue elle dévora de ses regards l'ombre méconnaissable de son amant , de ce tendre époux qui n'était plus qu'un spectre défiguré , couvert de la pâleur des tombes.

Elle retint avec effort les cris qui jaillissaient de sa poitrine ; mais elle n'eut la force de rentrer dans sa demeure désolée que quand Phanor se fut éloigné.

Pendant que l'infortuné cherchait à surmonter sa faiblesse , et qu'il tournait sans cesse les yeux vers l'amante qu'il ne voyait point , et que tous ses mouvemens frappaient jusqu'au fond de l'âme , la cloche sonna le silence.

Marcien rentra au monastère , et Phanor s'y laissa reconduire. Mais son cœur trop ardent ne put soutenir plus long-temps la contrainte qu'il s'imposait ; et sur le soir , avant de

regagner sa cellule , il franchit de nouveau la barrière qui le séparait d'Imogène. Il marcha avec rapidité jusqu'au pied de la montagne ; il suivit sans s'arrêter le sentier aride qui conduisait à la caverne. Il ne laissa plus aux scrupules terribles le temps de combattre l'amour.

Il ne s'arrêta qu'à la vue de l'ancre obscur où reposait la jeune vierge.

Il se prosterna comme s'il eût approché d'un temple augusté. Il adorait la vertu, l'amour et le malheur.

Imogène en prières devant son Dieu n'entendit point les pas de son ami. Mais elle prononça en versant quelques larmes le nom de Phanor. Le jeune moine se leva éperdu , poussa un cri de douleur , et vint tomber évanoui à l'entrée de la caverne.

Ce mouvement et le son d'une voix si chère firent accourir la jeune vierge. Elle n'eut pas besoin du té-

moignage de ses yeux pour reconnaître son amant. Elle s'empressa de le secourir, sans songer qu'elle venait de demander à Dieu d'éteindre un coupable amour.

C'était le cœur d'une jeune amante, d'une amante éperdue qui guidait tous ses mouvemens. Elle versa quelques gouttes d'eau sur le visage de Phanor; elle soutint de ses mains sa tête mourante. Ah! la mort même pourrait-elle résister aux soins d'un si tendre amour?

Phanor reprit bientôt l'usage de ses sens. Le crépuscule éclairait l'horizon. Il éleva ses yeux égarés sur le front d'Imogène. Il revit, il contempla avec avidité les traits, la langueur de celle qui faisait l'objet de toutes ses pensées. Il vit des larmes dans les yeux d'Imogène.

« Oui... c'est vous, lui dit-il... Vous ne me reconnaissez point.... Je suis

pourtant Phanor.... Mais mon cœur seul n'est point changé. »

« Calmez-vous mon frère , répondit Imogène en versant des larmes. »

« Ah ! c'est ta voix chérie , s'écria le jeune moine en se traînant aux genoux de son amante.... Que je baise le bord de ton cilice et que je meure à tes pieds... Maintenant ô mon Dieu, j'abandonne le reste de ma vie à toutes les fureurs des destins horribles ; pourvu qu'un regard d'Imogène fasse tressaillir mon cœur de ces mouvemens que le bonheur des élus ne peut surpasser. »

« Eh bien ! mon frère , dit Imogène , levez-vous ; prenez un peu de repos. Vous êtes aussi bien malheureux. »

« Non , non , s'écria Phanor , je ne maudis plus l'existence ; j'ai revu le bonheur. Mais vous ne me reconnaissez plus ; m'avez-vous oublié ? »

— « Non , mon frère , je ne vous oublierai jamais. »

— « Jamais !... Vous l'avez dit devant Dieu , sur les saints évangiles. Vous êtes Imogène. »

— « J'ai promis à mon père un secret éternel. Je suis le pauvre Eudoxe. »

— « Mon Imogène , vous ne me reconnaissez point. Prononcez encore une fois le nom de Phanor. »

Imogène répéta d'une voix étouffée : « Mon cher Phanor ! »

« Ah ! j'ai revu les jours heureux de ma jeunesse , s'écria le solitaire. Personne ne m'arrachera de cette caverne sainte. Malédiction sur le reste de la nature ! »

— « Ah ! Phanor , modérez ce délire. Je vous revois enfin ; mais notre amour est criminel. Nous ne serons réunis que dans la tombe qui est encore fermée pour nous. »

— « Et pourquoi serions-nous séparés ? qui oserait nous désunir ? qui pourrait m'arracher de tes bras ou te ravir du sein de ton époux ? Nous irons dans le désert. Je serai ton soutien , je travaillerai pour te nourrir. Après tant de maux, nous bénirons le seigneur. »

— « Hélas ! que nos destins seraient doux ! mais il faut repousser le bonheur qui sourit à votre cœur égaré. Il n'est plus de bonheur pour nous ; le ciel nous a séparés. »

— « Mais le ciel nous réunit ; il termine nos longues peines. Il m'a rendu ma bien-aimée. »

Le désordre de Phanor était si grand qu'il épuisa toute la puissance de son âme. Il s'arrêta pour répandre les larmes de l'amour et du bonheur. Imogène y mêlait les sanglots de la douleur.

« Ma bien-aimée, reprit-il, nous

sommes donc réunis ! Toutes les misères de ce monde ne sont plus rien pour moi s'il faut les supporter pour vous en épargner le poids. Ah ! que je vais être heureux ! »

« Mon frère, répondit Imogène, votre cœur s'égare. Oui, je suis votre Imogène. Mais cette entrevue, qui a pour vous tant de charmes consolateurs, est sans doute bien criminelle. Nous ne pouvons plus être réunis parce que c'est Dieu même qui nous a séparés. »

— « Dieu peut-il briser ainsi des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre ? Non, l'odieux caprice d'un destin jaloux a pu seul nous éloigner si long-temps. Je retrouve l'épouse que j'ai tant pleurée. Que mon Dieu soit béni ! »

— « Hélas ! vous oubliez, mon frère, que vous avez donné à Dieu votre cœur et votre liberté. Vous êtes engagé dans les vœux solennels. Vous ne retrouve-

rez votre épouse que dans le cercueil. »

— « Ah ! que dites-vous ?... malheureux que je suis ! j'oubliais ces nœuds funestes qui vont maintenant m'être odieux... Ainsi mon bonheur s'évanouirait comme un rêve ; après tant de maux j'en verrais aggraver la mesure. Oh ! non. Dieu se plairait-il aux tourmens des faibles mortels ? Les sermens que je vous ai faits ont précédé les vœux du monastère. J'étais votre époux avant de renoncer au monde ; et quand j'ai prononcé les engagemens des solitaires, Dieu sait que mon cœur était plein de vous, et que je ne renonçais au monde que quand je n'espérais plus y trouver Imogène. »

« Mon bien-aimé, répondit la jeune vierge, mon cœur n'a cessé d'être plein de vous. Séparés par des barrières insurmontables, nous étions l'un à l'autre ; nos larmes se mêlaient

comme notre amour. La mort couronnera cette flamme pure et constante ; nous serons unis dans un monde meilleur. Mais ici-bas tremblons d'offenser l'Éternel ; l'amour est un crime sous le cilice. Si Dieu nous refuse la force de vaincre , sachons du moins combattre, et attendons l'heure dernière. Nous ne devons plus nous voir. »

— « Ah ! que la foudre tombe en éclats sur la tête de votre amant infortuné ! A moins que Dieu ne m'anéantisse, l'enfer ouvrirait ses portes pour recevoir mon âme immortelle , que toutes les terreurs de l'horrible éternité ne pourraient chasser de mon cœur l'amour qui le dévore.

» Rappelez-vous les champs de la Bithynie, les premiers vœux de l'amour, le serment juré devant Dieu sur les saints évangiles, la croix témoin de notre union et le seul baiser que votre

époux ait reçu de votre bouche. Voyez ces lignes sacrées où vous avez tracé le tendre aveu de l'amour, et que rien ne pourra ôter de mon cœur. Jetez les yeux sur mes traits défigurés. Songez à mes maux, à mes longues douleurs. J'ai couru toutes les contrées de la terre pour découvrir vos vestiges ; j'ai renoncé pour vous à l'univers tout entier ; je suis courbé sous le fardeau de la pénitence ; j'ai versé des larmes de sang sur votre perte ; les maladies et les douleurs mortelles ont épuisé mes jeunes années ; je suis le plus infortuné des êtres qui chargent la terre ; et quand mon cœur brûlant vous retrouve, vous osez me proposer de fuir.... Imogène, m'aimez-vous encore ? »

« O mon Dieu, répondit la jeune fille, j'ai supporté bien des maux ; ils étaient moins cruels que ces reproches de Phanor. Mon frère, j'ai souffert

pour vous toutes les peines que vous endurez. Mais songez à l'éternité terrible. Je vous ai toujours aimé , et je demanderais comme vous le néant s'il fallait vous perdre. Nous souffrirons encore ; mais le terme est prochain ; la mort s'avance ; elle nous ouvrira les portes du bonheur.

« Mon bien - aimé , n'offensons point le Dieu qui nous afflige ; nous recevrons le prix de tant de constance. Au nom de l'amour que j'ai pour Phannor, au nom de la tendresse que vous avez montrée pour Imogène , songez que vous êtes un esclave consacré au Seigneur ; que mon père m'a fait jurer de mourir sous l'habit monastique. Retournez au monastère , attendez que Dieu nous appelle. Gardez sur votre amie un secret impénétrable. Bientôt nous mourrons l'un et l'autre, et nous serons heureux, car Dieu n'est point injuste.

— « Oui, ce Dieu que j'adore est un Dieu terrible..... Quoi ! je l'offense ! j'effraie votre cœur timide quand je vous aime !... Il faudrait vous perdre encore quand je puis ne plus vivre loin de vous ! Maudit à jamais le jour funeste où j'ai pénétré dans l'affreux monastère, où je suis devenu moi-même le bourreau de ma vie et de mon bonheur !... »

Phanor agité de mouvemens convulsifs ne jeta plus autour de lui que des regards sombres ; il méditait l'horrible pensée de tout terminer et de se donner la mort. Il se leva tremblant, rencontra les yeux baignés de larmes de son amante, considéra la nuit qui s'approchait, la caverne hideuse où il fallait abandonner Imogène, et dans un transport frénétique il lui prit la main qu'il baisa avec ardeur ; ses doigts touchèrent le cilice qui couvrait le corps d'Imogène. Son cervean ébran-

lé se brisa ; il sentit un moment de faiblesse dont il ne sortit qu'avec l'esprit égaré.

« Adieu , ma tendre amie , reprit-il ; toutes nos peines sont finies ; je vais chercher un prêtre qui nous unira. »

Il s'échappa en achevant ces mots, laissant Imogène en proie à l'épouvante et au désespoir ; et il rentra au monastère , avec le langage et la démarche d'un insensé.

Il courut au bon Marcien. « Vous êtes mon ami et mon père , lui dit-il ; venez contempler mon bonheur. Appelez un prêtre ; je vais être enfin l'époux d'Imogène..... »

Marcien, effrayé de cette démente, essaya de ramener la raison dans la tête de son jeune frère. Il s'aperçut bientôt qu'il était devenu fou..... Tous les efforts des moines ne purent le ramener au silence ; et l'abbé ne le

fit rentrer dans sa cellule qu'en cédant à son égarement. On lui promit que son mariage se ferait le lendemain....

Les solitaires passèrent la nuit à prier aux pieds des autels pour leur malheureux frère. Mais sa raison demeura perdue. On fut obligé de surveiller ses pas et de flatter ses espérances chimériques.

Sans cesse le nom d'Imogène sortait de sa bouche ; tout le monde connaissait enfin qu'un amour violent était la cause des maux qu'on lui avait vu souffrir. Mais , par une de ces singularités qui ne se conçoivent que dans un cœur comme celui de Phanor, tout en parlant à chaque instant d'Imogène et de son amour , il conserva, dans un débris de la raison qui lui était ôtée , le souvenir du secret d'Eudoxe , et ne dit rien qui pût faire soupçonner que cet Eudoxe était son amant.

IMOGÈNE,

Hélas ! sans doute le ciel lui ôta l'usage de son esprit pour lui épargner le sentiment de toutes les douleurs qui auraient encore pesé sur son âme.

LIVRE HUITIÈME.

« Ne condamnez point , si vous n'êtes bien certain du crime. Jugez l'arbre par ses fruits , selon la parole de l'Homme-Dieu ; c'est-à-dire ne hasardez point une sentence sévère sur de simples soupçons. Juges téméraires , Dieu vous demandera un jour si vous n'avez pas imposé à l'innocence trahie l'horrible châtimement des forfaits ? Ah ? si vous avez été le tyran de vos frères , si vous avez opprimé la vertu parce qu'elle était dans l'abandon ; si vous avez condamné les enfans du Seigneur parce qu'ils étaient faibles , quand sonnera l'heure suprême , vous serez en abomination devant Dieu , et vous expierez les larmes que vous aurez fait répandre »

LE VÉNÉRABLE BÈDE.

LA démence de Phanor devint terrible , parce qu'il vit bientôt qu'on l'abusait de chimères. Il fallut le garder avec sévérité. Des mouvemens furieux

lui rendaient toutes les forces que ses douleurs lui avaient enlevées. Souvent il cherchait à attenter sur ses jours. Il maudissait l'existence ; les blasphèmes qui sortaient de sa bouche épouvantaient les pieux anachorètes. On n'était maître de lui que quand sa vigueur épuisée le laissait anéanti sur la poussière.

Il ne semblait reprendre quelque lueur de raison qu'à la vue des rochers d'Imogène. Il suppliait alors ses frères de le conduire auprès du pauvre Eudoxe ; et devant sa bien-aimée , ce n'était plus un frénétique , c'était un homme doux et tremblant qui paraissait jouir de toutes les facultés de son esprit, et qui ne faisait rien d'insensé.

On ne comprenait point cet effet singulier de l'amour , parce qu'on ne songeait pas à soupçonner le sexe d'Imogène , surtout depuis qu'elle avait

laissé tomber sur sa tête le poids des accusations de Macrine.

On pensait que Phanor avait eu, comme Eudoxe, de coupables faiblesses ; que le remords avait renversé sa raison ; et qu'il ne trouvait de douceurs qu'auprès du malheureux qui expiait des fautes que lui-même n'osait confesser.

On profitait néanmoins de cette sympathie qui calmait le délire de Phanor ; et tous les jours Marcien conduisait le jeune moine auprès d'Eudoxe.

Ces entrevues avaient des charmes pour Imogène, eu même temps qu'elles aggravaient son désespoir. Elle ne voyait point sans de vives douleurs la démence de son bien-aimé, mais elle en bénissait quelquefois le ciel, lorsqu'elle considérait que son esprit aliéné sentirait moins fortement désor-

mais les maux qui lui restaient à souffrir.

Elle goûtait aussi le bonheur de le voir chaque jour doux et paisible devant elle, et donnant quelque relâche à ses transports.

Elle vivait toujours dans les austérités les plus affreuses, ne mangeant que le pain de l'aumône, et supportant tous les outrages. Elle s'efforçait d'apaiser le ciel par ses prières et par ses larmes. Elle cherchait à ne concevoir que des pensées résignées et un cœur soumis aux décrets du Très-Haut.

Mais souvent son esprit se révoltait, lorsqu'elle comparait le bonheur de tant de coupables à ses misères et à son innocence.

Macrine revenait souvent aussi dans ses pensées. Cette fille, qui ne lui avait inspiré que de l'horreur, mais jamais de haine, lui semblait

assez malheureuse par sa honte et par ses remords; bientôt elle pria pour elle, pour l'infâme qui lui causait tant de maux.

Le ciel avait abandonné Macrine, pour qui le repentir ne devait luire jamais. Elle avait appris le châtiment d'Eudoxe; peut-être la sentence sévère de l'abbé sur le jeune moine que sa calomnie poursuivait lui donna-t-il quelques sentimens pénibles, mais la honte l'empêcha de désavouer ses accusations criminelles; et elle laissa le malheur écraser Imogène.

Le temps des couches de Macrine approchait; elle mit au monde un fils à qui l'on donna le nom d'Eudoxe. On le sevrâ peu de temps après sa naissance; et, suivant un usage alors fréquent dans la Palestine, on se décida à l'envoyer pour être nourri celui que l'on croyait son père.

Le vieux Macaire prit l'enfant dans ses bras ; il s'achemina vers la caverne d'Imogène.

« Mon frère, lui dit-il, votre dureté et la pénitence cruelle que vous supportez ici m'étonnent si fort que je n'ajouterai pas de nouveaux reproches à ceux que vous avez déjà reçus. Vous auriez pu vivre en paix dans ma maison ; je serais votre père et vous seriez l'heureux époux de ma fille. Vous aimez mieux laisser l'opprobre sur les cheveux blancs du vieillard, et sur la pauvre fille que vous avez subornée. Vous préférez à l'honneur et aux plaisirs du mariage une hideuse liberté. Je vois à votre pâleur et à vos larmes que Dieu venge ma honte.

» Mais voici l'enfant qui vous doit le jour ; il est à vous ; il sera élevé par vos soins ; c'est l'enfant du crime ; puisse-t-il ne pas suivre un jour votre

exemple. Et si la misère vous empêche de le nourrir, si Dieu vous l'enlève, ce sera pour lui un grand bonheur. Le pauvre enfant n'aura pas à rougir de sa naissance. »

En achevant ces mots, Macaire se retira, sans attendre d'Imogène aucune réponse. La solitaire consternée voulut dire quelques mots; elle demeura stupéfaite lorsqu'elle vit Macaire s'éloigner.

Ainsi le vieillard maudissait le triste Eudoxe; ainsi le remords n'avait pas encore parlé au cœur de Macrine, et l'âme d'une jeune fille était noire comme l'enfer.

Après qu'Imogène eut gémi avec amertume sur les nouveaux chagrins qu'on lui apportait, elle fut tirée de sa rêverie cruelle par les cris de l'enfant qu'on avait laissé à l'entrée de sa caverne. Elle se hâta d'y courir.

« Pauvre petit infortuné, lui dit-
II. 4.

elle, tu es innocent des crimes de ta mère. Je dois t'aimer, car tu es malheureux avant de connaître la vie. Je serai ton père, ta mère et ton amie. Mais comment pourrai-je te nourrir? les alimens grossiers qui soutiennent mes jours pourront-ils faire ta première nourriture? tu n'auras pas même connu le lait de ta mère?... Quels sont tes forfaits pour partager ma pénitence et pour te repaître avec moi du pain de l'aumône, dans une caverne affreuse, où les vents de la nuit et les intempéries des saisons viendront assaillir ta faiblesse? »

Imogène prit l'enfant sur son sein. « Que j'eusse été heureuse d'être mère, reprit-elle. Ah ! Phanor, le ciel nous devait des jours plus doux. »

Elle se prosterna devant son Dieu, lui offrit l'enfant du matin, et demanda pour lui l'appui de la tendre Vierge qui soutient les malheureux.

Elle se décida à le nourrir, à lui prodiguer tous ses soins. Elle fit pour lui un lit de feuilles sèches, le couvrit d'une partie de son vêtement; mais elle ne put lui donner pour nourriture qu'un peu de pain bouilli dans l'eau.

Dieu sans doute daigna soutenir la vie de cet enfant; car il ne parut pas souffrir de la misère où il était élevé.

Phanor vint le lendemain à la caverne avec un jeune moine qui l'accompagnait ce jour-là. Il fut étonné de voir l'enfant de Macrine; mais lorsqu'il sut la déplorable destinée de ce petit infortuné, il le prit dans ses bras. « Mon enfant, lui dit-il, je voudrais bien être aussi ton père; mais insensé comme je suis, je ne puis que te plaindre. Si le bonheur sourit à tes jeunes années, il aura pour toi plus de charmes, puisque ton enfance va s'écouler dans la misère. Que Dieu te

bénisse, mon fils ; car tu es la pure innocence. »

Quelques bons moines apportèrent un peu de lait et des œufs pour l'enfant. Phanor avait soin de rassembler dans les montagnes des herbes séchées pour lui servir de couche. Le jeune moine qui avait accompagné l'amant d'Imogène voulut tresser un berceau d'osier pour le petit Eudoxe.

Les soins qu'elle donnait à cet enfant charmèrent un peu les douleurs d'Imogène et la rattachèrent à la vie. Elle n'avait entrevu que sous un aspect cruel le fardeau qu'on lui apportait ; elle ne savait pas que pour les malheureux condamnés à la solitude, un enfant même est un ami précieux.

Les besoins du petit Eudoxe occupaient Imogène. C'était durant tout le jour un compagnon de misère, et la nuit du moins elle n'était pas tout-à-fait seule.

La santé de l'enfant était belle ; Imogène avait reçu son premier sourire ; elle l'aimait avec tendresse ; il avait touché aussi le cœur de Phanor, qui n'était tranquille que dans la caverne de sa bien-aimée, lorsque la méchanceté des hommes vint troubler ces lueurs de contentement.

Imogène voyait approcher d'un cœur plus calme la fin de sa triste existence. Elle désirait moins la mort, depuis qu'elle savait qu'en cessant de vivre elle laisserait un orphelin sur la terre ; mais cette paix dont elle jouissait ne pouvait durer long-temps.

Les accusations de Macrine avaient flétri la réputation sainte des moines du Liban. Toutes les fois qu'ils paraissaient dans le voisinage, ils avaient à supporter de cruelles injures, et ils priaient le ciel pour les misérables qui outrageaient leur vertu pénitente. On blâma la conduite du vieil abbé qui

avait permis au suborneur Eudoxe de vivre si près du monastère. On publia que le couvent était devenu une maison de désordre. On fit sur la démenche de Phanor des suppositions odieuses ; on le cita comme un criminel poursuivi par les remords, et lorsqu'on sut qu'Eudoxe élevait dans sa caverne l'enfant dont on l'accusait d'être le père, on reprocha tout haut à l'abbé d'approuver la débauche.

Les clameurs amenèrent le scandale. Le patriarche de Kanobin, instruit de toutes ces choses, écrivit à l'abbé du Liban une lettre sévère.

Le vieux chef des anachorètes fit venir Phanor. « Mon fils, lui dit-il, je prie le ciel de calmer le délire qui trouble vos sens. Dieu nous envoie à cause de vous et du coupable Eudoxe ses malédictions terribles »

« Mon père, reprit Phanor, Eudoxe n'est point coupable!.. »

— « Si vous excusez son crime, il faut que les forfaits honteux ne soient pas étrangers à votre cœur. Dieu sera votre juge. »

— « Je suis prêt à entendre la sentence de mon Dieu. »

— « Malheureux, avez-vous fait pénitence? »

— « Je n'ai point de crimes à expier, et mes jours se sont consumés dans les larmes. »

— « Et cet amour criminel qui a troublé votre raison?.... »

— « Ah ! qui.... brisez enfin mes chaînes, tyrans impitoyables ; laissez-moi libre, et que je devienne l'époux de mon Imogène. Le pauvre Eudoxe me suivra. »

« Quelle est donc cette Imogène ? s'écria l'abbé. »

— « C'est la vierge des montagnes de Siope, c'est la tendre amie de Phanor, c'est le plus bel ouvrage de

mon Dieu; c'est la vertu même, et comme moi elle est malheureuse. Si vos lois barbares ne chargeaient de chaînes éternelles les cœurs désespérés qui cherchent auprès de vous un perfide asile, je pourrais fuir mon hideux cachot et vivre dans les charmes de l'amour au sein de ma bien-aimée.

» O champs de la Bithynie, beaux jours de ma jeunesse, heures adorées où j'attendais Imogène, autel sacré où je devins son époux, qu'êtes-vous devenus! Mort cruelle, que de malheurs tu fis naître en tranchant les jours de la mère d'Imogène! Désespoir! désespoir! Ah! maudit soit le jour de ma naissance! maudite l'heure fatale où je vins ici chercher les destins horribles!.... Qu'on me laisse mourir loin des lieux où j'ai tant pleuré! »

L'abbé, stupéfait de ces plaintes,

n'y trouva encore qu'un témoignage du crime. Du moment où il vit que Phanor détestait le monastère, et que l'amour remplissait son cœur beaucoup plus que la pénitence, il prit la résolution sévère d'éloigner le coupable Phanor et le coupable Eudoxe.

Il fit assembler tous les moines, et lorsqu'il les vit rassemblés devant lui :

« Frères, leur dit-il, depuis deux siècles le monastère du Liban était le refuge de l'austère vertu et de la pénitence. Jamais le crime n'avait souillé cette maison sainte ; le désordre et la débauche n'avaient point franchi les portes de nos cellules ; Dieu semblait se plaire à nous bénir ; l'église consolée admirait en nous ses plus fidèles enfans ; et, dans sa perversité, le monde respectait ici les serviteurs de l'Homme-Dieu.

» Le ciel a voulu punir notre tiédeur ; la gloire de nos pères ne rejail-

lira plus sur nous. Les moines du Liban ne sont pas tous purs ; et le monde qui apprend tous les jours que nous méritons le mépris , reprochera bientôt à la religion auguste les lâchetés de quelques moines indignes.

« Il faut relever l'honneur du grand nom de chrétiens que nous osons porter. Que le monastère redevienne pur , et que la vertu sacrée ait encore un refuge où elle n'ait point à rougir.

« Deux infortunés ont troublé notre pénitence ; il faut qu'ils s'éloignent de ces rochers trop sévères. Que Phanor porte en d'autres lieux sa démence criminelle et les coupables souvenirs d'un amour qui offense l'Éternel. Que l'indigne suborneur, dont il est l'ami si tendre, parte avec lui loin des sommets du Liban , et que Dieu leur donne le repentir. »

Phanor sentit un grand mouvement

de joie lorsqu'il entendit cette sentence qui lui donnait Imogène pour compagnon d'exil. Mais aussitôt la pensée qu'il irritait son Dieu, et qu'il ne pouvait plus être sans crime l'époux de sa bien-aimée réprima ses transports.

Marcien s'approcha devant l'abbé et prit la parole :

« Mon père, dit-il, permettez à ma vieillesse de réclamer la clémence, au nom de ce Dieu si bon qui pardonne tant de fois avant de punir.

» Le monastère du Liban n'est point souillé. Si des souvenirs que votre austérité réproouve ont aliéné la raison du malheureux Phanor, vous savez qu'il a long-temps offert à Dieu les souffrances de son cœur ; et nous devons plaindre les faiblesses de son âme trop sensible ; mais nous devons prendre pitié de son délire.

» Dieu qui lui a ôté la force de

soutenir plus long-temps le poids de ses douleurs amères, n'a troublé ses sens que pour nous apprendre combien nous sommes fragiles. Malheur à celui qui conduit l'aveugle dans le précipice ! Malheur à celui qui abandonne l'insensé à ses fureurs !

» Ce n'est pas sur nos soupçons périlleux que nous devons chercher le crime dans un cœur qui est peut-être un sanctuaire auguste où l'Éternel se plaît à habiter.

» Tremblons aussi, mon père, de condamner le triste Eudoxe à de nouvelles humiliations. Tremblons de porter le désespoir dans une âme déjà trop accablée. Eudoxe est comme nous l'enfant de notre Dieu ; il est notre frère, nous devons prier pour lui, le secourir et le plaindre, mais non l'outrager davantage.

» Avez-vous lu dans son cœur qui vous semble si criminel ? et quels té-

moins avez-vous du forfait inconcevable dont on l'accuse ?

» Si les vains reproches d'un monde corrompu vous effraient, vous n'êtes déjà plus les purs serviteurs de l'Éternel. Souvenez-vous que Jésus fut traîné au supplice comme un criminel ; et défiez-vous des jugemens des hommes. Indulgence à ceux que nous croyons coupables, car ils peuvent être innocens. Méprisons les vaines clameurs des méchans', et sachons aimer Dieu dans nos frères. C'est au nom de ce Dieu, qui tend peut-être ses bras paternels aux deux infortunés que vous voulez bannir, que je vous demande à genoux leur grâce et leur repos.

» Depuis le jour où la pénitence d'Eudoxe est devenue si terrible, et surtout depuis trois mois qu'il nourrit dans sa misère l'enfant de Macrine, tous nos frères ont admiré sa patien-

ce , sa piété , sa douceur inaltérable. Et qui d'entre nous a pu n'être pas touché de ses maux ?

» Je vous supplie , mon père , d'étonner par votre indulgence ce monde qui admire vos vertus. Permettez qu'Eudoxe rentre parmi nous. Le fils qu'il élève sera nourri par nos soins. Il deviendra un enfant du Seigneur ; et les deux infortunés que vous recevrez avec clémence élèveront pour vous leurs prières reconnaissantes jusqu'aux pieds du Très-Haut qui n'a jamais repoussé la voix du malheureux. »

La plupart des moines partagèrent l'avis du bon Marcien.

« Puisque vous le voulez , reprit l'abbé , que Phanor demeure avec vous ; qu'Eudoxe rentre au monastère ; que l'enfant du crime , élevé par vos soins , puisse devenir vertueux et sage ; qu'il expie sa naissance ; mais que les

coupables confessent leurs fautes énormes, et que leur cœur s'ouvre enfin à la pénitence. »

Deux moines allèrent aussitôt chercher Eudoxe, que l'on amena avec son enfant. Elle apprit avec une surprise mêlée de joie tout ce qui s'était passé; elle remercia dans son cœur le bon Marcien; et si elle regretta un peu la caverne où elle avait tant de fois goûté le plaisir de voir Phanor, elle ne se revit pas sans contentement dans le monastère où elle pouvait être sans cesse avec lui.

D'ailleurs les entrevues de la caverne n'avaient pas été sans douleurs. Phanor était toujours accompagné par un de ses frères; et jamais dans cette contrainte ils ne pouvaient laisser échapper un souvenir chéri. Le plaisir de se voir de la sorte est quelquefois bien cruel.

Imogène se prosterna devant l'abbé

et mit à ses pieds le fils de Macrine pour le prier de le bénir.

« Que Dieu remplisse ton cœur, pauvre enfant, dit le vieillard, et qu'il te donne ces vertus dont la perte est si déplorable.

» Eh bien, reprit-il en jetant un regard sur Eudoxe, pleurez-vous votre crime. »

« Mon père, reprit Imogène, j'ai long-temps pleuré mes fautes, et surtout mes malheurs. Je n'ai point irrité mon Dieu. Je n'ai pu offenser que le vieillard qui m'a donné le jour et qui m'a tout pardonné. Dieu n'est-il pas aussi mon père ! »

— « Mais ce vil forfait, cette lâche séduction que vous avez avouée, et que toute la nature vous reproche, n'épouvante-t-elle pas votre cœur ? »

— « Jamais mon cœur n'a conçu les forfaits. La séduction m'est étran-

gère. Je suis innocent du crime que Macrine a élevé contre moi. »

— « Quoi ! encore ! N'êtes-vous pas le père de cet enfant né dans l'opprobre ? »

— « Dieu sait mon innocence. Je ne suis point le père du fils de Macrine. Je porte un châtiment qui ne m'était pas dû. »

— « Tout vous accuse ; et le désordre de votre âme s'est manifesté. Vous avez confessé de grandes fautes, et vous voulez les taire. »

— « Ces fautes n'ont pu offenser que mon père ; elles tiennent toutes à un secret redoutable que j'ai juré de respecter jusqu'à la tombe. »

« Tout parle contre vous , reprit l'abbé , tout vous accuse. Seul vous cherchez à relever votre innocence , vous l'enveloppez dans le voile du mystère , et vous repoussez le crime de manière à le prouver. Je frémis

en vous condamnant encore d'opprimer en vous un enfant du Seigneur. Si le secret que vous avez promis à votre père peut vous rendre pur, je vous dégage de vos sermens. Parlez. »

— « Mon père, j'ai juré devant Dieu. »

— « Eh bien ! c'est aussi devant Dieu, c'est au nom du ciel que je vous rends libre. »

Imogène hésita un instant ; mais toutes les suites de l'aveu qu'on exigeait d'elle se présentèrent aussitôt à son esprit. « Je ne le puis, reprit-elle. Je serais perdu, et j'offenserais mon Dieu. »

— « Ainsi ce secret même est criminel. Allez, vous êtes un monstre de scélératesse. Que Dieu maudisse le jour déplorable où vous êtes venu souiller la maison du Seigneur. Vous resterez sous l'anathème.

« Et vous, continua-t-il en s'adressant à Phanor, vous qui montrez pour le réprouvé une amitié coupable, vous que le remords poursuit et qui portez dans le délire les châtimens d'une conscience agitée, parlez : Quelles sont vos fautes, et qui vous amena parmi nous pour y semer le trouble et l'effroi ? »

Phanor qui frémissait d'impatience, et qui cependant renfermait dans son âme le secret de son amante, prit la parole avec un calme affecté.

« Mon père, dit-il, Eudoxe n'est point coupable. Dieu sera son juge; prions pour ceux qui l'accusent. Si je plains ses longs malheurs, si je cherche à les adoucir, je n'offense point l'Éternel.

» Mon cœur n'est pas non plus souillé par le crime; il n'est que brisé par des douleurs horribles. J'ai senti tous les feux d'un amour qui était

partagé ; je brûlerai jusqu'à la tombe. Je suis venu dans les cachots du Liban poussé par le désespoir. Je ne demande à Dieu que le bonheur de celle que j'aime.

» Loin d'Imogène, je préfère le néant à l'éternité ; et sans les vœux funestes que j'ai prononcés au pied de vos autels, peut-être aurais-je déjà retrouvé Imogène et le bonheur. »

Tous les moines frémirent des blasphèmes que prononçait Phanor. Marcien seul les excusait sur sa démence.

« C'est trop de crimes, s'écria l'abbé. Grand Dieu ! épargne à ma vieillesse ces spectacles que je ne devais pas attendre. On outrage dans la maison de tes enfans ton saint nom et ta bonté. Ceux qui se sont consacrés à ton service brûlent de flammes criminelles, et préfèrent les viles affec-

tions d'ici-bas au bonheur de te voir parmi tes anges.

» Dieu, venge ta gloire!... Pour moi, faible ministre de tes volontés saintes, je dois ramener le pécheur. Il en est temps encore. Que la pénitence sévère expie tant d'outrages. Que les deux coupables restent dans le monastère. Leurs crimes sont trop grands pour que leur exemple puisse nous séduire. Eudoxe et Phanor, tous deux sous le terrible anathème, tous deux maudits devant le Seigneur, ne se laveront que dans les larmes. Qu'ils soient les esclaves de leurs frères. Que les veilles et les jeûnes et les travaux pénibles soient leur châtiment, ou qu'ils s'éloignent à jamais de notre présence, et que la colère divine les poursuive jusqu'à la mort. »

Ces imprécations horribles épouvantèrent Imogène; Phanor stupéfait retrouva dans tant de secousses l'usage

de ses sens. Imogène tremblante et ne sachant où porter ses pas, répondit qu'elle sentait sa dernière heure peu éloignée, qu'elle se soumettait jusqu'à la mort aux travaux et à la pénitence.

Phanor imita sa bien-aimée ; et les deux amans furent condamnés à servir leurs frères dans les choses les plus humiliantes, à porter seuls toute l'eau qu'il fallait pour la maison, à balayer les cellules, à laver les sandales des frères.

On redoubla leurs jeûnes. Une charité cruelle les insulta, tous les jours, par des prières où l'on demandait à Dieu le pardon des fautes dont on les croyait coupables. Ils supportèrent, avec une patience résignée les amertumes de ce nouveau genre de vie.

Souvent le cœur de Phanor se révoltait contre l'injustice des hommes. Mais il savait que Dieu voyait son âme ; et l'exemple d'Imogène si soumise lui

donnait le courage de tout souffrir sans se plaindre.

Elle élevait avec soin l'enfant de Macrine; elle l'aimait; c'était avec Phanor le seul être dont la vue lui donnât des charmes. Il ne parlait pas encore, mais il savait connaître celle qui l'avait nourri dans sa misère.

Les deux amans trouvaient encore quelque douceur dans leur pénitence; ils souffraient ensemble, et Phanor avait quelquefois la consolation de soulager sa bien-aimée dans ses longues fatigues.

Mais tant de maux ne pouvaient tarder de rompre le fil de la vie, dans la tendre Imogène. Un soir qu'elle priait sur le tombeau de son père, elle crut entendre des voix lointaines qui se mêlaient aux cris des oiseaux nocturnes et qui chantaient l'hymne des funérailles. Elle crut voir une ombre chérie qui sortait du sépulcre pour

l'appeler au repos. Elle revint au monastère avec le sourire de l'espérance.

« Mon frère, dit-elle à Phanor, nous allons bientôt cesser de souffrir. L'heure de notre mort va sonner, car je sais que vous devez me suivre. Mes jours sont brisés ; les peines amères, les austérités, les larmes ont épuisé tout mon être, et je me sens attirée vers la tombe.

» Demain, mon frère, vous ferez seul les travaux qui nous accablent. Je ne me relèverai plus de ma couche funèbre. Adieu, jusqu'à demain ; nous nous reverrons encore ici-bas ; mais préparez-vous, mon frère, à paraître avec moi devant Dieu. »

Après quelques instans de recueillement et de surprise, Phanor éleva la voix avec des pleurs d'enthousiasme.

« Que le Dieu que j'adore bénisse mon Imogène, s'écria-t-il ! Que le nom du Dieu de miséricorde soit partout célébré ! Que la nature l'adore ! c'est le

Dieu des malheureux. Qu'il pardonne aux murmures d'un cœur déchiré. Il abrège nos peines amères ; il récompensera nos travaux. J'attendrai dans la joie ma dernière heure. Je bénirai mon Dieu, de toutes les forces de mon âme , puisqu'il me rend mon amie. Je suis prêt à paraître devant lui, car mon cœur est pur , et je l'adore. »

Après de tendres adieux , les deux amans se séparèrent. Imogène rentra dans sa cellule , pour ne plus en sortir vivante.

The first thing I saw when I stepped
 out of the car was a bright, sunny day.
 The air was warm and the ground was
 soft. I felt like I was in a new world.
 The people were friendly and the
 food was delicious. I was in luck.
 The first thing I saw when I stepped
 out of the car was a bright, sunny day.
 The air was warm and the ground was
 soft. I felt like I was in a new world.
 The people were friendly and the
 food was delicious. I was in luck.

...and the ...
...and the ...
...and the ...

LIVRE NEUVIEME.

« Laissez en paix l'infortuné, afin qu'il repose un instant, avant d'entendre sonner cette dernière heure après laquelle il soupire..... Car ici-bas ses jours se consomment dans les larmes, et les chagrins ont brisé son cœur. »

Job.

Le lendemain matin, Imogène n'eut plus la force de quitter le cercueil qui lui servait de lit. Elle sentit avec joie que son âme se préparait à sortir du corps où elle avait tant souffert. Son cœur était calme; la mort se présentait à ses yeux sous le plus doux aspect, et elle répandait des larmes saintes devant son Dieu, en songeant qu'il allait enfin l'appeler au bonheur.

« O mon Dieu, disait-elle, pardonne-

nez à votre Imogène. Que votre bonté efface les fautes qu'elle a commises. Oubliez les murmures que le malheur arrachait à ma bouche. Mon cœur est plein de vous, et je vous aime plus que Phanor.

» O mon Dieu, que l'univers vous bénisse, car vous êtes le père des infortunés. »

Cependant, Phanor, de son côté, plein d'une consolante ivresse, mêlait ses actions de grâce, à celles d'Imogène. Il se hâta d'achever les travaux du matin, et vint contempler sa bien-aimée sur son lit de mort. Personne ne savait encore qu'Eudoxe fût malade.

« Ma sœur, dit Phanor, que l'heure suprême est belle pour les malheureux ! Je souffre sans me plaindre les maux qui me restent ; dût-on y joindre les châtimens odieux et les tortures, je ne murmurerai point. Puisse

ma tardive patience laver les offenses qui pèsent sur mon cœur ! J'ai douté de la bonté de mon Dieu. Vous, ma sœur, vous la pure innocence, éprouvée par tant de maux, que vous devez être heureuse ! Vous soupirez pour votre Dieu que vous allez voir ; mais vous n'oublierez point Phanor. »

« Mon-bien aimé, répondit Imogène, prions pour ceux qui nous ont maudits. Que Dieu daigne pardonner à nos frères l'injuste jugement qu'ils ont prononcé contre moi. Ils étaient trompés par l'apparence du crime. Que mon Dieu touche aussi le cœur de Macrine ; et que l'austère pénitence arrache cette âme souillée aux flammes de l'éternité.

» Mon Dieu, que le père des moines du Liban ne soit pas repris devant votre justice, s'il a condamné le pauvre Eudoxe comme un vil suborneur. Il était abusé par la calomnie,

et sa sentence sévère ne fut dictée que par l'horreur du vice.

« Mon Dieu, je pardonne de tout mon cœur à tous ceux qui ont aggravé le poids de mes maux. »

Phanor, animé des mêmes sentimens, fit les mêmes vœux et les mêmes prières. La jeune vierge se tourna ensuite vers son ami. « Demain peut-être je ne serai plus, lui dit-elle ; je sens que je vais m'éteindre. Mon frère, allez dire au vénérable chef des anachorètes que je dois bientôt paraître devant Dieu, et que je le supplie de me donner le saint viatique. »

Phanor se retira ; il courut avec émotion avertir l'abbé de la maladie d'Eudoxe. En apprenant qu'il allait mourir, l'abbé s'écria : « Vous voyez, mes frères, combien Eudoxe est criminel, puisque Dieu ne permet pas même qu'il achève sa pénitence. Qu'il reste seul jusqu'à demain dans sa cel-

lule ; et nous , allons aux pieds des autels implorer pour lui la divine clémence. Demain , s'il confesse son crime , Dieu qui est bon l'épargnera peut-être. »

Phanor, consterné, allait demander le viatique pour un mourant que l'on jugeait avec une sévérité cruelle. On ordonna le silence et le jeûne jusqu'au lendemain.

Tandis que les moines suppliaient l'Éternel de pardonner un crime qui n'était point sur l'âme d'Imogène, et de toucher ce cœur trop sensible, la jeune vierge, abandonnée dans sa cellule, voyait à chaque instant ses forces diminuer, et sa vie s'en aller, mais sans douleur.

Elle s'efforça de se mettre à genoux, et s'écria d'une voix faible et brisée :
 « Mon Dieu , vous m'avez promis que je vous verrais avec mon père , avec ma bonne mère , avec mon cher

Phanor. O mon Dieu , que votre bonté sera grande, si mes espérances ne sont pas trompeuses ! »

Elle retomba aussitôt sur le ceroueil , où elle n'avait pas encore dormi depuis la veille. Elle ne pensait pas qu'elle dût fermer les yeux pour les rouvrir encore.

Mais avant de mourir , Dieu voulut lui donner un de ces courts instans d'un bonheur inexprimable qu'il envoie quelquefois aux mortels dans des songes ravissans. Imogène s'endormit sans presque sentir que le sommeil fermait ses paupières ; et après quelques heures d'un repos qui lui rendit un peu de forces , elle se vit transportée au milieu d'une campagne riante et fleurie. Elle était vêtue d'une robe blanche de fin lin , et avait repris cette fraîcheur et ces charmes que le malheur venait de flétrir. Elle respirait un air pur , et sentait dans son

cœur les plus douces émotions des plaisirs innocens et de la sainte allégresse des élus.

Elle arriva au bord d'un ruisseau limpide qu'elle ne put franchir , et tout à coup elle vit paraître sur l'autre rive sa tendre mère , telle qu'elle l'avait tant de fois pressée dans ses bras ; elle entendit les sons idolâtrés de la voix maternelle qui l'appelait avec un sourire. Euthyme était auprès de son épouse chérie ; et comme elle il prononçait le nom de sa fille qu'il avait tant aimée.

A quelque distance de deux personnes si chères , Imogène aperçut la pauvre Photine, qu'elle avait laissée dans les rochers du Taurus, et qui recevait dans le séjour des élus le prix de sa pénitence.

Elle vit aussi le vieux moine de la Bithynie qui lui avait annoncé qu'après

trois ans de douleurs elle passerait au sein des anges.

Plus loin elle crut entrevoir Phanor qui accourait, vêtu comme elle de la robe sans tache, et qui lui tendait les bras, en répétant avec de singuliers transports le nom de son Imogène.

Un grand ange noir s'avança en même temps vers elle pour la transporter à l'autre bord du fleuve. Cette figure lui inspira un mouvement de frayeur qui dissipa toute la vision ; et la jeune vierge s'éveilla agitée, mais encore plus surprise de se retrouver dans sa cellule, où la nuit était venue.

Elle passa les lentes heures qui suivirent dans les méditations et la prière. Cet éloignement où elle avait vu Phanor l'épouvantait ; elle demandait à Dieu de réunir bientôt à elle l'ami infortuné qu'elle allait précéder chez les morts.

Elle s'étonnait aussi de se voir abandonnée : personne n'était venu la voir. La laisserait-on mourir seule , parce qu'elle était sous l'anathème ? et lui refuserait-on le bonheur de recevoir la dernière communion , parce qu'elle portait l'injuste châtement d'un crime dont elle n'était point coupable ? Elle espérait plus de miséricorde. Les frères du Liban n'étaient-ils pas les serviteurs fidèles de ce Dieu si bon qui venait de lui donner de si douces espérances ?

Quand le matin fut venu , Phanor , que les rigueurs de l'abbé avaient rempli d'épouvante, et qui s'effrayait de ne point sentir ses propres forces s'affaiblir et de ne pas voir approcher sa mort , tremblait aussi de ne plus trouver son Imogène vivante.

Il se hâta de se rendre, au lever du soleil, dans la cellule de la jeune vierge. Il éprouva un mouvement de joie en

touchant encore une fois la main animée de son amante , en attirant sur lui ses regards mouillés de larmes.

« Mon frère, lui dit-elle, je vais paraître devant mon Dieu. Serai-je assez heureuse pour recevoir la sainte communion avant d'aller dans la tombe? »

« Je l'espère, reprit Phanor en soupirant. Hier on a prié pour vous ; on vous croit coupable. »

— « L'heure s'avance où l'on reconnaîtra que mon cœur était pur, et que je n'ai pu commettre le crime hideux dont on m'accuse. Hélas ! qui prendra soin du fils de Macrine? »

— « Soyez en paix là-dessus , mon Imogène ; les anachorètes du Liban l'adopteront pour leur frère ; il n'aura point connu le monde. Peut-être sera-t-il plus heureux. »

— « Ah ! s'il est sensible , puisse-t-il mourir avant l'âge où il faut aimer ! Cependant, Phanor, je ne voudrais pas

être morte avant de vous avoir connu. »

« Ma bien-aimée , s'écria le jeune moine , nos maux ont été grands : mais que la récompense va être douce ! J'ai travaillé toute cette nuit à notre fosse ; votre cendre reposera auprès de celle de votre père. »

— « Ah ! lorsqu'on saura mon sexe et notre amour , on nous bannira peut-être de ces rochers sacrés. Mais nos cœurs sont ensemble. Mon bien-aimé , recevez mes derniers adieux et le dernier baiser d'Imogène , car j'entends la cloche des prières. »

Phanor se mit à genoux , et la bouche virginale d'Imogène mourante alla au devant de ses lèvres. « Le premier baiser fut d'une épouse , dit-elle ; le second est d'une sœur. Adieu , mon bien-aimé : j'irai vous attendre. »

« Oh ! je ne veux plus vous quitter , répliqua Phanor ; ce sera la main de votre ami qui fermera vos yeux ; je

recevrai vos derniers regards et je verrai votre âme sainte quitter sa dépouille. Mais c'est votre Dieu qui s'avance ; apprêtez-vous à le recevoir. »

Le cœur d'Imogène palpita avec violence. « Depuis le jour de l'anathème, dit-elle, je n'ai pu m'unir à mon Dieu dans la communion sacrée. Mon Dieu, touchez le cœur du vieillard qui est notre père, et qu'il ne condamne pas votre Imogène à mourir maudite. »

Cependant l'abbé sortit du sanctuaire, portant dans ses mains l'hostie sainte qui, par le plus grand des mystères, était devenue le corps sacré de l'Homme-Dieu.

Un moine entra dans la cellule d'Eudoxe, et lui dit : Frère, la mort est-elle prête à vous frapper ? »

« Oui, mon frère, répondit Eudoxe. Je n'attends que le bonheur de rece-

voir mon Dieu , pour lui rendre l'âme qu'il m'a donnée. »

« Eh bien ! répliqua-t-il , le Dieu vivant n'entre point dans l'habitation des morts. Prenez courage mon frère. Vous allez dormir sur la cendre funèbre. Songez à la poussière du sépulcre ; car vous allez y descendre. »

Alors le moine, aidé de Phanor, emporta Eudoxe sur un roc voisin, où l'on venait d'étendre un cilice et de répandre un monceau de cendre que l'on disposa en croix. On y coucha le mourant, les bras étendus ; et l'abbé s'approcha avec tous les moines, récitant d'une voix lugubre les psaumes du roi pénitent.

Il posa sur une pierre bénite le pain de l'auguste eucharistie et le vase qui contenait le sang de Jésus-Christ ; et tous les solitaires s'étant prosternés le front dans la poussière, l'abbé prit la parole : « Eudoxe , dit-il , j'espé-

rais que Dieu vous donnerait les années de la pénitence. Les siècles se ferment pour vous ; les portes de l'éternité s'entr'ouvrent. Le juge suprême se lève pour sonder votre cœur : vous allez paraître devant Dieu.

» Mon fils , au pied de ce trône redoutable où le juste tremble , il ne sera plus temps d'invoquer le pardon. Qu'il vous serait doux de mourir dans cet âge tendre , si votre cœur était pur. Mon fils, vous êtes bien coupable.

» Que la bonté du Très-Haut brise votre cœur. Qu'il vous donne le repentir. Embrassez votre enfant, confessez vos crimes, et adorez votre Dieu qui veut bien venir à vous.»

En ce moment, on apporta le fils de Macrine sur le cilice où reposait Imogène. Elle le prit dans ses bras défaillans, le pressa sur son cœur : «Que Dieu te bénisse, pauvre enfant, lui dit-elle; qu'il pardonne à ta mère

comme je lui pardonne tous les maux qu'elle m'a faits. Hélas ! je ne suis point ton père , et je sens qu'à cause de toi je vais être encore maudite. »

Les moines en prières poussèrent des cris déchirants en entendant ces paroles. L'abbé se frappant la poitrine, et versant des larmes amères, demandait à Dieu de toucher le cœur du malheureux Eudoxe.

« Mon Dieu, s'écriait-il, prenez pitié des sanglots du vieillard, et que notre frère ne soit pas réprouvé devant vous.

» Mon cher fils, dit-il ensuite à Imogène, il en est temps encore, humiliez-vous devant Dieu , et que les flammes de l'enfer ne soient pas votre partage éternel. Nous sommes tous faibles et coupables. Avouez une faute que Dieu va pardonner. »

« Mon père , répondit Imogène d'une voix émue et mourante, j'ai

fait de grandes fautes..... J'ai porté long-temps dans mon cœur un amour caché, et sans doute coupable.... Mon père m'a pardonné, et maintenant cet amour est pur devant le Seigneur... Mais j'ai peut-être offensé mon Dieu... J'ai murmuré contre sa volonté sainte... J'ai méconnu sa bonté puissante.... J'ai souffert avec lâcheté les épreuves qu'il m'envoyait dans sa sagesse.... Mon Dieu me pardonnera sans doute, car je l'adore....

» Cependant vous me croyez chargé d'un grand crime.... C'est au nom de ce Dieu dont je bénis la clémence, c'est devant ce ciel où je vais paraître, c'est devant vous, mes frères, qui reconnaîtrez bientôt mon innocence, c'est au milieu des pensées de la mort, à la vue de l'éternité qui s'avance, parmi tous les souvenirs religieux, par tous les objets qui m'ont été chers dans le monde, que je vous jure,

mon père, que je suis innocent... La calomnie paraîtra bientôt toute nue... Un secret, qui ne sera révélé que par ma mort, prouvera que mon cœur était pur du forfait dont on m'accuse.. Je vais mourir. Je jure encore devant Dieu que ma conscience est paisible... Je vous supplie, mon père, par tout le repentir qui va assaillir votre vieillesse, de lever l'anathème funeste lancé contre moi, d'absoudre un infortuné qui se meurt, et de ne plus lui refuser le bonheur de recevoir le Dieu devant qui il va paraître... »

Les moines surpris gardèrent le silence. L'abbé, toujours persuadé du crime, ne vit dans le discours d'Eudoxe que l'horrible hypocrisie d'un moine qui voulait laisser un nom pur. Il versa de nouvelles larmes, et supplia encore Imogène de confesser le forfait dont il croyait Eudoxe coupable.

« O mon père répondit Imogène, je

pourrais vous consoler par un repentir menteur, en avouant un crime qui ne souille point mon âme. Mais j'offenserais mon Dieu. Je suis innocent.»

« Le vieil ennemi de l'homme triomphera donc parmi nous, s'écria l'abbé avec amertume. Eudoxe est-il un monstre corrompu ? ah ! malheureux, vous êtes sous l'anathème... »

« Hélas ! interrompit Imogène, je meurs. Que mes derniers instans sont cruels ! » Elle joignit ses mains appesanties et supplia qu'on lui donnât la sainte communion.

Phanor indigné se leva et s'écria avec enthousiasme : « Hommes imprudens qui condamnez l'innocence, vous saurez bientôt que cette âme pleine de Dieu n'était point coupable. »

« Infortuné, lui répondit l'abbé, songez à votre pénitence, et souvenez-vous que l'affection qui vous lie au coupable est déjà un crime. Pour

vous, Eudoxe, Dieu vous ouvre ses bras paternels. Confessez votre faute. »

« Eh, bien ! mon père, je suis coupable, s'écria Imogène au désespoir. »

L'abbé transporté s'approcha d'Imogène : « Ah ! mon cher fils, lui dit-il, que votre âme s'ouvre aux remords. Vous n'avez plus qu'un instant. Avouez devant Dieu votre faiblesse. »

Imogène ne répliqua point. « Quels sont vos crimes, reprit le vieillard ? « Je ne suis pas le suborneur de Marcrine, dit Imogène. »

« Malheur à vous, répliqua l'abbé, après un moment de silence. Votre cœur est glacé comme le marbre. Dieu vous rejette de son sein, et l'anathème est sur votre tête. Vous allez paraître devant Dieu, devant ce Dieu jaloux et vengeur que vous avez irrité, et qui vous abandonne. Mon Dieu que les flammes éternelles épargnent notre frère. Mais son âme est déjà la proie

des démons. Allez, malheureux Eudoxe. Que maudit soit encore le jour où vous avez paru parmi nous ! Vous mourrez sous l'anathème. Nous élèverons nos voix brisées vers l'Éternel pour le supplier de vous arracher à l'enfer; mais pendant dix années encore, excommunié, maudit, vous attendrez dans les flammes expiatoires le jour de la clémence, qui peut-être ne luira point pour vous. »

En achevant ces mots, le vieillard reprit l'hostie et le calice sacré; il regagnait lentement le sanctuaire.

Phanor, épouvanté de la malédiction qui pour dix ans encore l'éloignait d'Imogène, était resté évanoui sur le roc aride. Imogène sentit que son âme allait s'élever vers les cieux. Elle balbutia ces mots : « Mon Dieu, votre justice ne se règlera point sur les vains jugemens des hommes. L'anathème sera-t-il sur une tête inno-

cente?... Mon Dieu je vous rends la vie que vous m'avez donnée... Que je revoie bientôt Phanor... »

A ces mots elle leva doucement la tête pour donner à son ami le dernier regard; elle prononça un faible adieu, fit le signe de la croix sur son cœur; pria pour ses frères et rendit l'âme.

On courut annoncer à l'abbé qu'Eudoxe était mort. Il se mit à genoux et s'écria : « Mon Dieu, le jugement n'est pas encore porté. Avant que l'infortuné paraisse devant le tribunal redoutable, pardonnez. Épargnez notre frère, et qu'il ne soit pas la proie de l'enfer.

» S'il faut expier son crime, que nous puissions tous souffrir pour lui, et achever sa pénitence. Mon Dieu envoyez sur nous les fléaux terribles, les maladies cruelles, les misères et le martyre. Mais pardonnez au malheureux Eudoxe. »

» Mes frères, dit-il en se levant, l'infortuné n'est pas pur devant Dieu. Il ne doit pas reposer dans la terre consacrée. Allez au loin laver le corps d'Eudoxe ; qu'il soit enseveli dans une vallée solitaire, et priez le Dieu de clémence d'avoir pitié de notre frère.»

Quatre moines prirent le corps d'Imogène et s'en allèrent au loin, la tête baissée, le cœur gonflé par la douleur, murmurant des prières, et cherchant par leurs sanglots à désarmer le courroux de l'Éternel.

Ils s'arrêtèrent au bord d'un fleuve, et déposèrent le corps de la jeune vierge sur le rivage. Ils furent surpris de voir son beau visage orné d'une grande fraîcheur. Les traits de celui qu'ils croyaient leur frère n'étaient plus flétris comme à l'heure de sa mort ; mais le corps était glacé.

Ils le couchèrent sur le front, et déchirèrent selon la coutume les vête-

mens et le cilice, pour le laver avant de le mettre en terre.

Lorsque ce corps plein d'attraits et de charmes fut entièrement dépouillé ; ils reconnurent avec effroi que c'était une vierge.

Ils se rappelèrent aussitôt la communion que l'abbé lui avait refusée, l'anathème horrible, la calomnie, le courage d'Imogène, et tous les maux dont ils avaient accablé sa faiblesse. Ils tombèrent prosternés devant l'Éternel ; ils invoquèrent la jeune sainte qu'ils avaient opprimée ; ils demandèrent à grands cris le pardon d'une injustice qui leur semblait un crime ; et ils versèrent des larmes amères sur la triste incertitude des jugemens humains.

Deux d'entre eux coururent annoncer au monastère le prodige qui épouvantait leurs consciences. L'abbé consterné poussa un grand cri, déchira

ses vêtemens et tomba le front dans la poussière, demandant pardon à Dieu d'avoir abreuvé de fiel les derniers soupirs de l'innocence.

Cette nouvelle se répandit bientôt au loin. Macrine effrayée sentit la honte et le remords, mais elle ne se réfugia point dans la solitude ; elle n'expia point par la pénitence le plus odieux des forfaits. Un vil désespoir termina ses jours criminels.

Cependant Phanor s'éveilla de l'évanouissement cruel où il était plongé. « Si l'anathème est pour dix années sur ta tête, s'écria-t-il, je partagerai ta pénitence. »

Il demanda ce qu'on avait fait d'Eudoxe, et lorsqu'il apprit que sa bien-aimée était morte, il sortit en délire, courut au bord du fleuve, et reconnut le corps inanimé de son amante adorée.

« Ah ! tu n'es plus, lui dit-il, avec

l'accent d'une douleur déchirante; tu sais que je dois te rejoindre. Ouvre ton sein au pauvre Phanor, ô ma chère Imogène. »

A ce mot, il se précipita sur le corps de sa bien-aimée, le serra dans ses bras, et ne se releva plus. Des larmes sanglantes sortirent de ses yeux, sa pâleur devint sombre et livide. Des convulsions agitèrent ses nerfs, toutes les veines de son corps se brisèrent; le sang sortit à gros bouillons de sa bouche et de ses narines; et il expira en s'efforçant de balbutier encore avec un transport de joie ou de délire le doux nom de son Imogène.

Les deux moines qui gardaient le corps, épouvantés de la démence de leur frère, étaient restés immobiles. Ils commençaient à comprendre la cause des douleurs de Phanor et d'I-

mogène. Ils plaignaient un amour si tendre et si malheureux.

Cependant l'abbé et ses moines, les cheveux souillés de cendres, les pieds nus et la tête couverte de cilices, accouraient en se frappant la poitrine et en faisant retentir dans les montagnes les cris du regret et de la douleur. Du plus loin qu'ils aperçurent le corps de la jeune vierge, ils se mirent à genoux; et, levant vers les cieux leurs yeux noyés de larmes et leurs mains appesanties par l'âge et la pénitence, ils adressèrent à la pauvre Imogène les prières que l'on fait aux saintes martyres du Très-Haut.

Les peuples du voisinage accoururent en désordre au bruit de ces prodiges. On couvrit la jeune vierge d'un linceul de lin. On laissa auprès d'elle l'amant qui venait de la suivre. L'abbé apprit avec étonnement la mort

prompte et terrible et les tristes amours de Phanor.

Il se prosterna devant les restes insensibles des deux amans , et les supplia de lui pardonner ses rigueurs. Le bon Marcien , qui seul versait des larmes moins amères , demanda qu'on mît Imogène et Phanor dans le même sépulcre. Il connaissait leur tendresse.

On reporta les deux corps en triomphe ; et la nuit étant venue , on les mît à la lueur des torches funéraires dans un cercueil commun.

Dieu voulut alors manifester sa gloire , et consoler les pénitens par l'aspect des récompenses qu'il donne à ceux qui ont combattu. Le ciel , au moment de la mort d'Imogène , s'était couvert d'épais nuages. Le tonnerre ébranlait les rochers , et l'éclair sillonnait les cieux enflammés.

Tout à coup , au moment où la

fosse sacrée allait se refermer sur les débris mortels d'Imogène et de Phonor, la foudre tomba sur un roc voisin qui, poussé avec violence, leur servit de monument. On vit en même temps les cieux ouverts, la multitude des anges au milieu d'une lumière céleste, les vierges couronnées de roses, les martyrs avec leurs palmes, et tout le glorieux peuple des élus revêtus de robes blanches et louant l'Éternel.

La Vierge mère présidait aux chœurs des anges comme une reine brillante; l'Homme-Dieu souriait aux enfans de la foi qu'il avait rachetés par sa mort; l'esprit de sagesse parcourait l'espace; et Dieu assis dans l'immensité sur son trône immortel élevait deux couronnes radieuses.

Du milieu du rocher qui couvrait les deux époux, leurs âmes pures étroitement embrassées s'élevèrent ensemble vers le palais des saints, jetant

sur les solitaires qu'ils laissaient au Liban des regards de bienveillance, et tendant les bras au Dieu de bonté qui leur ouvrait son sein.

Tous les moines en extase contemplèrent ce spectacle en bénissant le Seigneur; et bientôt les âmes virginales d'Imogène et de Phanor disparurent dans les parvis éternels dont les portes se fermèrent.

FIN.

1-221738Z MAR 73

Les deux se font
 dans les mêmes
 conditions de
 température et
 de pression.

APPENDICE.

LA LÉGENDE

DE

SAINTE MARINE.

On a puisé dans une ancienne légende le sujet de cette nouvelle sainte, et les situations principales. L'héroïne est connue sous le nom de sainte Marine; on a mieux aimé lui donner le nom plus harmonieux d'Imogène.

On ne doit pas être surpris de voir une jeune vierge mener une vie sainte parmi des moines dont elle porte l'habit. Ces travestissements ne sont pas très-rare dans

les premiers siècles où parurent les anachorètes. Nous en citerons bientôt plusieurs exemples.

Voici la légende de sainte Marine :

Il y avait dans la Bithynie un vieillard qui s'appelait Eugène. Il perdit sa femme qu'il aimait beaucoup, et la pleura avec amertume.

Comme il ne trouvait plus de charmes dans ce monde, depuis son triste veuvage, il se retira dans un monastère. Il y menait une vie très-pieuse, servant Dieu dans les austérités et la pénitence, et attendant doucement la dernière heure qui devait le réunir à la femme qu'il pleurait tous les jours.

Cependant sa vie était calme, et il se sanctifiait de jour en jour. Mais le souvenir d'une fille nommée Marine qu'il avait laissée chez un de ses parens, et dont le sort l'inquiétait, vint troubler la paix de la retraite, et peu à peu il se laissa dévorer par un grand chagrin.

L'abbé du monastère, qui estimait beaucoup le vieil Eugène, à cause de ses

vertus, s'étant aperçu de l'inquiétude qui semblait le tourmenter, chercha les moyens d'en savoir la cause. Eugène lui avoua qu'il avait laissé dans le monde un enfant dont il était en peine; et l'abbé, comprenant par le terme équivoque d'enfant que c'était un fils, lui dit que puisqu'il l'aimait tant, il pouvait le faire venir dans le monastère, où l'on prendrait soin de l'élever.

Eugène, qui aimait beaucoup sa fille, n'eut pas le courage de résister à une occasion si favorable; il alla chercher Marine, lui coupa les cheveux, lui donna un habit d'anachorète, lui fit prendre le nom de Marin, lui recommanda de garder jusqu'à la mort le secret de son sexe, et l'amena dans le monastère où on lui apprit à lire.

Lorsque ce petit moine eut atteint l'âge de quatorze ans, son père lui enseigna les plus saints mystères de la religion chrétienne; il eut bien soin surtout de le précautionner contre les embûches du

démon, auxquelles il était plus exposé qu'un autre.

Marin perdit un si tendre père et demeura seul dans sa cellule, n'ayant encore que dix-sept ans. Il observait bien exactement les instructions que son père lui avait données et se montrait obéissant à tout le monde, jusqu'à se faire considérer comme le plus humble, le plus zélé et le plus exemplaire des frères de la maison.

Comme le monastère était près de la mer, et qu'il y avait à trois lieues de là un marché où les solitaires allaient acheter dans une petite charrette les provisions nécessaires à la maison, on se plaignit de ce que le frère Marin n'allait pas au marché comme les autres. L'abbé, qui n'y avait pas fait attention jusqu'alors, demanda à Marin pourquoi il évitait de faire ce que faisaient tous les solitaires avec qui il vivait. Marin, quoiqu'il craignît que des personnes du dehors ne reconnussent son sexe, n'osant pourtant alléguer d'excuses, se contenta de répondre

avec douceur qu'il ne manquerait plus d'aller au marché à son tour puisqu'on le lui commandait.

Il alla donc au marché, accompagnant la charrette du convent ; et lorsqu'il était trop tard pour revenir coucher dans le monastère, il demeurait, avec ceux de ses frères qu'il suivait, dans une hôtellerie du lieu.

Il y avait dans cette hôtellerie une fille qui ne put voir le frère Marin sans en devenir éperdument amoureuse. Marine n'ayant pu répondre à cette tendresse, la fille s'en voulut venger. Elle avait déjà eu la faiblesse de se laisser corrompre par un soldat qui avait passé quelques nuits à l'hôtellerie. Son père et sa mère s'étant aperçus qu'elle était grosse lui firent d'amers reproches, et la pressèrent de déclarer l'homme avec qui elle avait eu commerce, afin de le contraindre, s'il était possible, à épouser celle qu'il avait subornée. Cette fille nomma comme son séducteur le jeune frère Marin, qui avait coutume de venir

au marché avec la charrette et de loger chez eux.

L'hôte alla aussitôt au monastère se plaindre à l'abbé de l'outrage fait à sa fille par un des moines qu'il nomma. L'abbé, qui connaissait la vertu de Marin, ne crut rien d'abord de cette accusation. Il ne laissa pas pourtant de faire venir le jeune moine, et lui demanda en présence de l'hôte s'il était vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accusait? Marin, après avoir hésité quelque temps sur ce qu'il devait répondre, se mit à soupirer, et se contenta de dire qu'il avait fait une grande faute, mais qu'il était prêt à faire pénitence.

L'abbé ne fit pas assez d'attention à l'ambiguïté de cette réponse, et crut que Marin avouait le fait. Il ordonna aussitôt qu'on le châtiât dans toute la rigueur de la discipline, et le chassa ensuite du monastère.

Marin aima mieux subir la honte et la peine du crime qu'on lui imputait, que de justifier son innocence aux dépens de

son secret. Il appliqua à d'autres fautes dont il se reconnaissait coupable devant Dieu la pénitence qui lui était imposée. Il demeura trois ans entiers couché par terre à la porte du monastère, jeûnant et pleurant, conjurant les solitaires d'implorer pour lui la divine miséricorde, et leur demandant un morceau de pain lorsque l'extrême nécessité l'obligeait à prendre un peu de nourriture.

Quelque temps après, la fille de l'hôte accoucha d'un fils; et aussitôt qu'il fut sevré, sa grand'mère le prit, l'apporta à la porte du monastère, et le laissa à la pauvre Marine, comme au père de l'enfant, obligé, selon les lois du pays, de l'élever et de le nourrir.

Marin reçut cet enfant sans murmurer, et le nourrit pendant deux ans avec les aumônes qu'on lui faisait.

Après ce temps écoulé, les frères du monastère, touchés de compassion pour les misères et la douceur de Marine, prièrent l'abbé de consentir à recevoir le pauvre pénitent dans le monastère. Ils lui

représentèrent la patience qu'il avait montrée en demeurant si long-temps exposé aux injures de l'air et aux outrages des passans.

L'abbé se laissa vaincre aux instances des moines, et leur permit de recevoir Marin parmi eux.

Lorsqu'il vit à ses pieds la jeune vierge qu'il prenait pour un moine coupable, il lui dit qu'en considération de son vertueux père, dont on respectait toujours la mémoire, on le laisserait rentrer dans la maison; qu'il pourrait même y élever l'enfant qui était le fruit de son crime; mais que, comme son péché était énorme, il fallait qu'il en fit une pénitence proportionnée.

C'est pourquoi il lui ordonna de balayer seul tous les jours toutes les cellules de la maison, de porter toute l'eau nécessaire à la cuisine, de nettoyer les sandales des frères, enfin de les servir tous.

Marin se soumit avec résignation à toute la sévérité de cette pénitence, quoique

l'exécution en fût de beaucoup au-dessus de ses forces.

Il s'en acquitta quelque temps avec courage ; mais son corps , déjà atténué par les jeûnes , par les injures du temps et par les douleurs de l'âme , succomba enfin sous le poids de tant de fardeaux.

Après quelques jours d'une maladie qu'il souffrit avec la patience la plus touchante , il mourut sans qu'on eût voulu l'absoudre du crime dont on le croyait coupable , et dont il n'osait se justifier de peur de trahir le secret de son père.

On vint annoncer à l'abbé que Marin avait rendu l'âme ; le vieil anachorète en parut consterné , et il dit à ses frères :
« Vous voyez combien le crime de Marin
» était grand , puisqu'il ne s'est pas même
» trouvé digne d'en faire pénitence. Ce-
» pendant allez par charité laver son corps,
» et l'ensevelissez loin du monastère. »

Quatre moines se mirent en devoir de remplir les ordres de l'abbé , et ils trouvèrent que le corps de leur malheureux frère était celui d'une fille.

Effrayés de cette découverte , les bons moines jetèrent de grands cris , et se frappant la poitrine avec douleur , ils se demandaient l'un à l'autre comment elle avait pu vivre d'une manière si sainte , et comment elle avait eu le courage de supporter tant de maux , plutôt que de révéler un secret qui l'eût garantie de la calomnie et des injures.

Ils coururent , les yeux baignés de larmes , conter la chose à l'abbé. Il n'eut pas plus tôt vu le corps de Marine , qu'il tomba à la renverse en déchirant ses vêtements , et s'écriant qu'il avait opprimé une vierge du Seigneur.

Il se traîna tout en pleurs aux pieds de la jeune sainte , et la pria d'obtenir auprès de Dieu le pardon de la faute qu'il avait faite , en condamnant à la plus austère pénitence une âme si pure et si vertueuse.

Il fit aussitôt transporter le corps de la sainte dans la chapelle du monastère , et fit avertir le maître de l'auberge de tout ce qui se passait. Sa fille , qui était mère de l'enfant que Marine avait élevé , voyant

toutes ses calomnies découvertes, tomba de honte et de désespoir dans des accès de fureur qui firent croire qu'elle était possédée.

On ajoute qu'elle fut conduite devant le cercueil de la sainte, que ses hideuses accusations avaient opprimée ; qu'elle avoua ses crimes avec larmes, et qu'au bout de sept jours la bonté de Marine la délivra de cette démence.

Le bruit de ces merveilles s'étant répandu dans les environs, les religieux des monastères voisins et les fidèles des pays d'alentour vinrent honorer son tombeau, avec la croix et les cierges allumés, en chantant des hymnes et des psaumes, et bénissant Dieu qui manifestait sa gloire devant le sépulcre de Marine.

On ne sait trop en quel temps vécut sainte Marine, qui, selon quelques-uns, s'appelait Marie avant son travestissement, et ne portait le nom de Marine que parce qu'elle avait eu celui de Marin sous l'habit de moine.

On n'est pas sûr non plus de son pays.

Les uns disent qu'elle était d'Égypte , peut-être de la ville d'Alexandrie , et qu'elle vécut au huitième siècle.

Mais alors l'Égypte était sous le joug des infidèles , et c'est confondre notre sainte avec sainte Marguerite , qui est honorée par les Grecs sous le nom de Marine , et qui souffrit le martyre dans Alexandrie (si l'on en veut croire les légendes apocryphes).

D'autres écrivains pensent , avec plus d'évidence de raison , que sainte Marine était de Bithynie. (Elle avait une église à Paris ; et son corps est honoré d'un culte à Venise.)

Mais on prétend aussi , quel que soit le pays qui vit naître Marine , qu'elle vécut sous son travestissement dans un monastère de Kanobin , auprès de Liban.

Le père Goujon conte qu'étant en habit de moine parmi les religieux de Kanobin , la fille du granger du monastère , lequel se nommait Bulbule , l'accusa de lui avoir fait un enfant. Il ajoute que Marine fut bannie pour sept ans du monastère ; qu'elle

éleva l'enfant dont on l'accusait d'être père, et qu'elle fit sa pénitence à deux cents pas de Kanobin, dans une grotte que les pèlerins ne manquent pas de visiter avec respect, et qui s'appelle la grotte de sainte Marine.

Le mot de Kanobin vient du grec *Koinobion*, en latin *cænobium*, qui veut dire couvent de cénobites. Ce monastère était situé au pied de Liban, selon plusieurs géographes (1).

Nous avons cru devoir donner tous ces détails pour faire mieux connaître les sources qui appuient le fond de l'histoire d'Imogène.

(1) Extrait d'Adrien Baillet, 17 juillet; du P. Giry, etc.; du voyage du P. Goujon en Terre-Sainte; du Voyage de Syrie et du mont Liban par La Roque, etc. etc.

1

19930111

1970-1971, 1971-1972

LA LÉGENDE

DE

SAINTE PHOTINE.

LE saint ermite Martinien, fuyant le monde et ses périls, s'était retiré à la fin du quatrième siècle sur un rocher voisin de la Palestine, au milieu de la mer, se promettant surtout de ne plus voir de figure humaine.

Il passa six ans seul dans sa petite île, exposé jour et nuit aux injures de l'air, employant à la prière le temps que lui laissait son travail, car il faisait des paniers, comme la plupart des solitaires, et subsistait des ouvrages de ses mains, au moyen d'un bon pêcheur qui venait deux

ou trois fois par an prendre ses paniers , et qui lui apportait en retour un peu d'eau douce , quelques provisions frugales , et des branches de palmier qui servaient à son travail.

Au bout de ces six ans, un vaisseau qui passait près du rocher de Martinien fut assailli d'une violente tempête , et vint se briser au pied de la petite île.

Tout l'équipage y périt , à l'exception d'une fille athénienne, de l'âge de vingt-cinq ans , qui , flottant sur une planche à laquelle elle s'était attachée , implorait du secours d'une voix lamentable. Quoique Martinien eût formé le projet, en quittant le monde, d'éviter surtout la présence des femmes , qu'il regardait comme des objets dangereux pour sa chasteté , il n'hésita point à secourir la malheureuse qui allait périr dans les flots.

La charité est une vertu devant Dieu ; l'égoïsme qui sacrifie le prochain par la peur d'un danger au moins évitable , est un forfait monstrueux.

Il se hâta de descendre , et fut assez

heureux pour retirer la pauvre infortunée sur le rivage. Il la conduisit dans une petite caverne taillée dans le roc qui lui servait de cellule, fit un grand feu pour la réchauffer, lui offrit un modeste repas, et s'alla retirer dans une grotte voisine où il passa la nuit.

La jeune fille, que la Providence avait amenée dans cette île aride, se nommait Photine ; elle fit, durant la nuit qu'elle passa seule dans la caverne du vieillard, de solides réflexions sur les désordres de sa vie passée ; car elle avait eu des amans, et n'avait songé dans le monde qu'à jouir des plaisirs qu'on recherche ici-bas. Elle prit la résolution sincère de faire pénitence, d'achever ses jours dans l'île où elle se trouvait, de mériter le ciel par les mortifications et la pénitence.

Elle annonça le lendemain au saint homme Martinien les desseins qu'elle avait formés. Malgré toute sa vertu ; le bon ermite ne crut pas qu'il fût sûr pour lui de rester seul dans une caverne avec une fille si jeune, parée de tant d'attraits naturels, et dont les pieux sentimens pouvaient n'être

tre que l'effet momentané des grandes ter-
reurs dont elle avait éprouvé la secourse.

« Ma fille, lui dit-il, soyez digne de
toutes les grâces du seigneur ; qu'il mette
dans votre âme la crainte salutaire, l'hor-
reur du monde et du péché, et le désir du
ciel. Pour moi, je ne dois point rester
près de vous ; je vous laisse ma cellule
prisonnière ; je souhaite que Dieu vous donne
le repos que j'y ai rencontré. Vous y trou-
verez des provisions pour deux mois.
Alors, un bon pêcheur viendra. Vous par-
tirez avec lui, si vous n'aimez mieux
rester sur le rocher. Adieu. Que le ciel vous
bénisse.

Après ces mots, qui laissèrent la triste
Photine toute interdite, Martinien se jeta
à la mer, plein de confiance dans la Pro-
vidence divine ; et il aborda heureuse-
ment au plus voisin rivage.

Après avoir long-temps erré de désert
en désert, il alla finir auprès d'Athènes
une vie sanctifiée par la pénitence et le
plus ardent désir de mériter les grâces du
Seigneur.

Photine, demeurée seule, s'humília devant Dieu, et lui demanda surtout la force de rester jusqu'à la mort dans la cellule où Martinien l'avait laissée. Elle s'imposa diverses peines pour expier les désordres de sa jeunesse, et mena le genre de vie le plus austère.

Elle se mit à travailler aux paniers; elle vécut avec réserve des provisions que Martinien lui avait laissées.

Au bout de deux mois, le vieux pêcheur vint. Photine lui demanda un habit d'homme, tels que le portaient les solitaires d'alors, et lui donna en échange ses riches vêtemens et quelques pierreries qui n'étaient plus à ses yeux que des objets méprisables.

On lit dans quelques légendes que le pêcheur étant mort au bout de deux ans, Photine n'eut plus d'autres alimens que ceux que Dieu daignait lui envoyer. Elle vivait de coquillages que la mer amenait sur son rocher, d'œufs d'oiseaux qui déposaient leur nid dans les cavités voisines,

et de plantes sauvages qu'elle faisait cuire sous la cendre.

L'eau lui manquait souvent, car elle n'avait que celle de la pluie pour ressource ; mais elle regardait toutes ces privations comme autant de motifs de pénitence qui devaient apaiser la colère divine.

Parmi les écrivains qui ont parlé de cette sainte pénitente, les uns disent qu'elle mourut au bout de six ans, consumée par les travaux et les mortifications de la vie sévère qu'elle avait embrassée dans la solitude, et qu'on transporta son corps à Constantinople.

D'autres prétendent qu'après avoir passé plusieurs années sur le rocher, elle fut emmenée par des barbares, et qu'elle acheva saintement ses jours dans les déserts qui avoisinent la Palestine.

Il y a aussi des légendaires qui font naître sainte Photine à Samarie, parce qu'ils la confondent avec la Samaritaine que Jésus-Christ convertit, et qui est appelée Photine dans quelques vieux livres.

On le répète, beaucoup d'autres saintes se travestirent en hommes, pour mettre leur virginité à l'abri, dans les déserts où elles se retiraient. Les soupçons calomnieux pourraient s'exercer sur de tels déguisemens, si les vierges qui les employèrent s'étaient cachées, sous l'habit monastique, dans ces riches couvens où l'on a vu tant de désordres s'introduire.

Mais ici c'est le zèle religieux, et non la débauche hypocrite qui pousse une jeune fille à déposer les charmes et les parures de son sexe, pour prendre la bure et le cilice des vieux anachorètes, et s'ensevelir dans les cavernes sauvages.

C'est ainsi que sainte Euphrosine ayant voué sa virginité à Jésus-Christ, et se voyant forcée de prendre un époux, se crut obligée de fuir, se coupa les cheveux, se revêtit d'un habit de moine, et s'enferma dans une cellule où elle vécut trente-huit ans sous le nom de Smaragde, étonnant tout le voisinage par sa piété et l'ardeur de sa pénitence.

On ne découvrit son sexe qu'après sa

mort; mais du moins elle fut moins malheureuse que sainte Marine.

Sainte Pélagie fit pénitence dans un travestissement semblable.

Nous allons rapporter une histoire plus singulière encore.

LA LÉGENDE

DE

SAINTE HILDEGONDE.

En la ville de Nuyts, qui est à cinq milles de Cologne, vivait autrefois un noble gentilhomme qui avait deux filles jumelles, dont l'une se nommait Agnès; l'autre, qui était extrêmement belle, s'appelait Hildegonde.

Il les fit élever toutes deux dans un convent de sœurs ursulines, chez qui il avait le projet de les consacrer à Dieu, et de leur faire embrasser la vie des vierges de Jésus-Christ, pour accomplir le vœu qu'il avait fait; car, ayant trouvé sa femme stérile pendant plusieurs années, il avait

demandé au ciel un enfant par des prières continuelles, de grandes aumônes, de fréquens pèlerinages; et il avait promis que s'il devenait père, il offrirait son enfant au Seigneur, et ferait ensuite avec sa femme le voyage de la terre sainte.

Mais la mère d'Hildegonde étant morte au moment où elle se disposait à faire le pèlerinage du tombeau de Jésus-Christ, le gentilhomme se crut obligé de presser plus que jamais un devoir qu'il avait à remplir pour sa femme et pour lui-même tout à la fois.

Il fit prendre le voile sacré à sa fille Agnès, et la laissa dans son couvent. Mais il retira Hildegonde, pour faire le saint voyage avec lui à la place de sa mère.

Afin de l'emmener avec moins de périls, il l'habilla en garçon, lui coupa les cheveux, et lui fit porter le nom de Joseph. Ils traversèrent heureusement divers pays de la France, visitant tous les lieux consacrés par quelque miracle. Hildegonde ne manquait pas de prier partout pour le repos de l'âme de sa mère.

Elle s'embarqua en Provence avec son père, et elle se flattait d'arriver sans accident en Palestine; mais le vieux gentilhomme ne put supporter la mer; et une maladie violente le mit rapidement à l'extrémité.

Se voyant près de mourir, il instruisit sa fille de ce qu'elle avait à faire, lui recommanda surtout de ne jamais oublier Dieu et les devoirs des vierges, lui fit jurer de garder le secret de son sexe; et après avoir prié le ciel de prendre Hildegonde sous sa protection, il reçut les derniers sacremens, bénit sa fille d'une voix défaillante; et la remit sous la tutelle de son valet qu'il croyait honnête, lui laissant entre les mains tout l'or et tout l'argent qu'il avait apporté, et le conjurant de ne jamais abandonner son cher enfant, dont il ne lui révéla pas le sexe.

Le gentilhomme mourut quelques instans après.

Hildegonde, orpheline, loin de sa famille et de son pays, inconnue, sans appui, sans ressource, inconsolable de

la perte d'un si bon père , acheva dans les larmes un pèlerinage , où elle n'avait plus pour guide qu'un valet qu'elle connaissait à peine , et qui était à la fois son domestique et son maître.

Il conduisit Hildegonde à Jérusalem , la mena prier au saint-sépulcre et à quelques autres lieux consacrés par nos mystères , et se hâta de la ramener au port de Ptolémaïde , où il voulait l'embarquer pour regagner l'Allemagne.

Mais quelques jours avant le départ , il enleva , pendant qu'Hildegonde dormait , tout l'argent de sa jeune maîtresse , et disparut secrètement , sans lui rien laisser que le vêtement de garçon qu'elle portait alors , et qu'elle ne quittait presque jamais , durant la nuit même.

Hildegonde , à son réveil , se trouvant ainsi trahie et dépourvue de tout secours , vit tout à coup dans quels périls ce dénuement imprévu mettait non-seulement sa vie , mais aussi son honneur , qui lui était bien plus cher.

Elle tomba dans un grand abattement ;

mais, dans l'amertume de sa douleur, elle s'adressait continuellement à Dieu, seul appui des infortunés, père des orphelins, consolateur de l'être faible dont les larmes rongent le cœur.

Elle sentit peu à peu que son courage se relevait avec quelques lueurs d'espérance.

Sur la fin du même jour, cette douce Providence qu'elle avait implorée lui envoya un protecteur. Un étranger qui faisait aussi le pèlerinage de Jérusalem, ayant appris le malheur qui venait d'accabler Joseph (on sait que c'est le nom donné à la jeune fille), le prit avec lui, ne négligea rien pour le distraire de ses chagrins, et lui fit partager sa table.

Hildegonde fit de nouveau le voyage du saint-sépulcre, et se montra reconnaissante des soins généreux de l'étranger. Mais, craignant de lui devenir à charge, elle entra, toujours sous le nom d'un jeune homme, chez les religieux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui

ne refusaient ni asile ni secours aux pèlerins malheureux.

Elle vécut un an dans une petite cellule de la maison des templiers, et visita plus exactement qu'elle n'avait pu faire jusqu'alors tous les lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ.

Au bout de l'année, un étranger qui se disait venu de Cologne, et qui cherchait des nouvelles d'un gentilhomme de Nuyts qu'il avait connu autrefois, étant entré dans le couvent des templiers, Hildegonde lui fut présentée, et il se trouva que cet étranger était un ancien ami de son père.

Comme il y avait long-temps que ces deux gentilshommes ne s'étaient vus, la jeune fille ne jugea pas à propos de révéler son sexe à l'étranger. Elle se donna pour le fils du vieil ami qu'il cherchait, et raconta comment elle avait été volée par son valet, après avoir perdu son père sur mer. L'étranger, qui avait entendu dire que son ami avait effectivement emmené un de ses enfans avec lui, crut à

tout ce que lui raconta Hildegonde , et la ramena en Europe.

Mais les fatigues du voyage étant trop fortes pour sa vieillesse, il tomba malade comme il était sur le point d'entrer sur les terres de l'archevêché de Cologne ; il garda le lit quelques jours , fit son testament , et laissa en mourant son argent et son équipage à celle qu'il appelait son cher Joseph.

Hildegonde retourna enfin à Cologne , après avoir rendu les derniers devoirs à son bienfaiteur. Mais elle ne jugea pas à propos de se faire reconnaître d'abord ; et elle garda son déguisement. Elle était encore fort jeune ; il paraît même qu'elle avait à peine seize ans.

Elle visita les principaux personnages de la ville , en qualité d'étranger qui voyageait ; et ayant appris d'une manière indirecte que tous les biens de son père étaient partagés dans sa famille depuis qu'on avait appris sa mort, elle se décida à demeurer inconnue, ne voulant pas soutenir les procès qu'on allait lui susci-

ter de toutes parts, si elle réclamait son héritage.

Elle chercha à se placer dans une maison honorable, où elle pût s'occuper du salut de son âme, qui la touchait beaucoup plus que les avantages de la fortune.

Un vieux chanoine de la cathédrale de Cologne, trouvant le petit Joseph à son gré, à cause de ses vertus et de la douceur de son esprit le pria si obligeamment de prendre un logement chez lui, qu'Hildegonde ne crut pas devoir refuser une offre qui lui présentait tous les avantages qu'elle cherchait, c'est-à-dire une maison sainte où elle pouvait librement s'occuper de son salut.

Ce bon chanoine avait une sœur qui avait pris le voile chez les bénédictines du couvent des Machabées, et qui depuis long-temps était le modèle de toutes les vertus religieuses. Elle venait d'être élue abbesse par la plus grande partie de la communauté, et tous les fidèles approuvaient un choix qui semblait inspiré par le ciel. Mais cette élection était traversée par cinq

religieuses seulement, qui avaient donné leur voix à la nièce de l'archevêque, par un effet de ces déplorables intrigues (alors très-fréquentes dans les monastères) qui confiaient le gouvernement des maisons saintes à la puissance et non au mérite.

Ce qui rendait cette illégitime nomination encore plus intolérable, c'est que la nièce de l'archevêque n'était qu'un enfant à peine alors dans l'âge de raison. Cependant le prélat appuyait sa nièce et voulait qu'elle fût abbesse.

Le vieux chanoine, poussé sans doute par l'assurance qu'il avait des grandes vertus de sa sœur, par la bonté de son élection et les intérêts de l'abbaye plus que par ces motifs d'intérêt particulier (qui se glissent pourtant toujours un peu dans les cœurs les plus purs), se crut obligé de faire juger par le saint siège les droits de sa sœur élue sans brigue par la majorité, et les prétentions de l'archevêque.

Il se décida donc à faire le voyage de Rome, malgré son âge avancé ; et comme

la jeune vierge Joseph savait quelques langues, il voulut l'emmener avec lui. C'était d'ailleurs pour lui un aimable compagnon de voyage ; et il croyait devoir en attendre beaucoup de complaisance et de douceur.

Hildegonde chercha toutefois à éviter ce voyage, qui lui présentait de nouveaux périls. Mais elle ne put résister aux instances réitérées du chanoine, et ils partirent ensemble.

Ils passèrent par Mayence et traversèrent la Souabe. Mais voulant éviter la ville d'Augsbourg, parce qu'elle était soumise à l'empereur Frédéric I^{er}, qui était en opposition avec le saint siège, ils se détournèrent pour aller coucher à Zusmarshausen, qui n'est qu'à deux lieues.

Ils en partirent le lendemain de grand matin ; le chanoine monta à cheval le premier, car ils n'avaient qu'un cheval pour leur voyage, et ils allaient à pied chacun à leur tour. Hildegonde portait la canne dans laquelle étaient renfermés les titres et les lettres que l'on devait présenter au

pape ; et le chanoine avait pris un peu les devans pour réûter, chemin faisant, les prières de matines.

La jeune fille, s'étant égarée dans un bois qu'il fallait traverser, fut rencontrée par un voleur que des archers poursuivaient, parce qu'il venait de voler un sac d'argent dans une maison de campagne du voisinage.

Ce malheureux, se voyant sur le point d'être pris, regarda la rencontre d'Hildegonde comme un heureux incident s'il pouvait la faire tomber en sa place entre les mains des gen darmes ; car l'obscurité de la nuit et la promptitude de sa fuite ne l'avaient pas laissé voir assez pour qu'on pût le reconnaître personnellement.

« Mon jeune ami, dit-il à Hildegonde, voudriez-vous garder mon sac un instant ? nous ferons bientôt route ensemble. »

Aussitôt il mit son sac d'argent entre les mains d'Hildegonde, et se jeta dans le bois.

Celle-ci, un peu surprise du brusque discours de l'inconnu, mais ne soupçon-
nant aucun mal, ne songea point à re-

fuser le service qu'on lui demandait. Les archers arrivèrent au bout d'un instant, et trouvant Hildegonde assise au milieu du chemin, avec le sac auprès d'elle, ils ne doutèrent point qu'elle ne fût leur voleur; ils la conduisirent à la ville pour la faire juger.

Elle se trouvait nantie du vol, et elle était si interdite qu'elle ne se défendit point : on la condamna à mourir sur la potence.

Pendant qu'on la conduisait au lieu du supplice, elle demanda un prêtre. Elle n'obtint qu'avec beaucoup de peine la permission de se confesser et de recevoir le saint viatique; car dans l'atroce jurisprudence de ces temps-là, les juges, non contents d'ôter la vie aux criminels, cherchaient encore à les priver de tout moyen de réconciliation avec Dieu, comme si les jugemens humains avaient quelque puissance sur une âme immortelle.

Hildegonde révéla au prêtre, qu'on lui accorda en faveur de sa grande jeunesse, toute l'histoire de sa vie; le secret de son

sexe, les motifs de son voyage, et lui montra les lettres qu'elle portait dans son bâton.

Le prêtre vit bien qu'une jeune fille si naïve n'avait pas commis le crime pour lequel on venait de la condamner. Il respecta le secret de son sexe qu'elle ne voulait pas faire connaître; mais il défendit son innocence, et fut assez heureux pour faire suspendre l'exécution de sa sentence de mort.

A la description que fit Hildegonde de celui qui lui avait remis le sac, on reconnut que le voleur était un homme du pays déjà noté pour d'autres crimes. On renvoya les archers à sa poursuite; on investit la partie du bois où il s'était caché; il fut pris au moment où il se croyait hors de danger, et on le confronta avec Hildegonde.

Mais il mia avec assurance tout ce que la jeune fille assurait; il se défendit en homme toujours prêt à paraître devant des juges; et comme on ne savait plus par quel moyen discerner l'innocent du coupable, on résolut de s'en rapporter au

jugement de Dieu, qui était alors en usage dans les causes embarrassantes.

On apporta une barre de fer rougi au feu ; on ordonna aux deux accusés de la tenir quelques instans dans leurs mains. Celui qui se tirait sans dommage de cette épreuve était déclaré innocent. Joseph porta la barre de fer, et ses mains ne furent point brûlées. Mais le voleur n'en put faire autant ; c'est pourquoi il fut aussitôt pendu.

On rendit à Hildegonde le bâton qui contenait les lettres du chanoine ; et elle se remit en route pour le rejoindre, en songeant aux inquiétudes qui devaient l'occuper.

Mais à peine fut-elle rentrée dans le bois, qu'elle se vit arrêtée par les parens du criminel, lesquels, pour se venger de l'affront fait à leur famille, la pendirent à un arbre, et se hâtèrent de prendre la fuite.

Césaire de Cîteaux, l'un des historiens de la vie de sainte Hildegonde, rapporte ici quelques miracles. Pendant que la

pauvre Hildegonde s'en allait mourir, dit-il, un ange du ciel vint à son aide. Il lui mit sous les pieds un appui invisible, et desserra la corde qui lui pressait le cou, de sorte qu'elle resta deux jours suspendue sans souffrir aucune douleur. Elle entendit aussi pendant la nuit des concerts harmonieux autour d'elle, et vit l'âme d'une jeune vierge qui lui mettait dans la bouche une liqueur confortative. Elle demanda qui était cette amie qui venait lui prodiguer ses soins. L'ange répondit : « C'est l'âme de votre sœur Agnès qui vient de mourir, et qui est admise dans la félicité éternelle. »

Quoi qu'il en soit de ces miracles, des bergers ayant aperçu le corps d'Hildegonde pendu à un arbre, le détachèrent pour lui rendre les devoirs de la sépulture. Mais ils furent bien surpris de la trouver vivante.

Ils lui donnèrent à manger, lui firent prendre quelque repos; et ce jour-là même, Hildegonde, rendant grâces à Dieu de la protection qu'il lui accordait,

et remerciant les charitables bergers , reprit son voyage , et retrouva dans un village voisin le chanoine qui pleurait son cher Joseph.

Ils prirent la route de Vérone , où ils espéraient trouver le pape Luce III ; mais ayant appris qu'il venait de mourir , ils allèrent à Rome où son successeur Urbain III , leur nomma l'évêque de Spire , pour juger l'affaire qui les avait amenés.

Hildegonde , qui ne cessait de faire des réflexions graves sur la mort de sa sœur Agnès , se décida à prendre enfin une retraite pour achever sa vie dans les occupations du salut. Elle se logea chez une sainte femme de Spire à qui elle révéla son sexe , et vécut dans la prière et la pénitence , ne fréquentant que les églises , et ne songeant qu'à se préparer à mourir dignement devant Dieu.

Mais comme elle était extrêmement belle , et qu'elle passait toujours pour un jeune homme , la calomnie vint troubler la paix de sa solitude. On outragea la vertueuse femme qui lui donnait asile ,

en l'accusant d'avoir dans le jeune Joseph un amant et non un frère de religion.

Hildegonde fut obligée de sortir de cette maison ; et comme elle n'osait découvrir un sexe qu'elle avait tenu caché si long-temps , elle se laissa emmener dans l'abbaye de Schonang , qui était habitée par des moines de Cîteaux.

Elle y fut reçue sous le nom de frère Joseph ; et si la délicatesse de ses traits et de sa voix pouvaient la trahir , le courage qu'elle montrait dans les exercices de la plus austère pénitence écartait tous les soupçons qu'on aurait pu former sur son sexe.

Cependant elle était dans l'âge où la nature éveille les sens et le cœur. Malgré toutes ses mortifications et sa grande piété , elle éprouva qu'elle était faite pour aimer. On ne sait pas quel fut l'homme pour qui elle soupira ; on sait seulement qu'elle eut de cruels combats à soutenir ; que plusieurs fois elle fut tentée de sortir du monastère et d'aban-

donner l'habit religieux ; que le désespoir abattit souvent son jeune courage.

Elle ressentait ces inquiétudes qu'éprouve une jeune fille qui combat l'amour et la pudeur, et qui craint sans cesse qu'on ne lise dans son âme. Elle faisait même des questions indiscrettes qui auraient pu la trahir si les bons moines avec qui elle vivait s'étaient occupés d'autre chose que de leurs pieux exercices. Elle voulait savoir ce qu'on pensait de sa voix. Elle demandait quel serait le châtiment d'une fille que l'on découvrirait travestie en homme dans un monastère. Elle blâmait la coutume qu'avaient les moines de laver les corps de leurs frères morts.

Dieu permit sans doute que les soupçons s'éloignassent de la jeune vierge. Mais les mouvemens de son cœur y causèrent tant de désordre, qu'un jour, décidée à rentrer dans le monde et à reprendre l'habit des jeunes filles, elle allait franchir d'un pas désespéré la porte du monastère, lorsqu'elle fut subitement arrê-

tée par une perte de sang si violente qu'il fallut la porter à l'infirmerie.

Elle regarda cette maladie comme un châtimement du ciel ; et , sentant qu'elle allait mourir , elle demanda pardon à Dieu avec effusion de cœur ; elle confessa toutes ses fautes , tous les troubles de son âme , mais sans déclarer son sexe ; et , munie de tous les sacremens de l'église , elle mourut en paix au milieu de tous les moines en prières , le 20 d'avril 1188. On croit qu'elle avait à peine vingt ans.

Lorsqu'on lava son corps , on fut bien étonné de trouver que c'était une femme. On admira plus encore comment elle avait supporté tant d'austérités ; et quelques légendaires disent que le ciel témoigna sa sainteté par des prodiges.

Quoi qu'il en soit , on ne voit pas qu'elle ait été canonisée par le saint siège ; mais elle est mise au rang des saintes dans divers martyrologes allemands. Elle était marquée aussi dans les calendriers de l'ordre de Cîteaux et dans ceux des bénédictins.

170 LA LEG. DE Ste. HILDEGONDE.

On lui fit cette épitaphe, qui ne mérite
peut-être pas qu'on la traduise :

Omnis homo miretur homo quid fecerit iste.
Hæc, cujus fossa cineres inclusit et ossa,
Mas vivens paret, moriens sed sæmina claret.
Vita fefellit, morsque refellit rem simulatam.
Hildegunt dictas vita est in codice scripta;
Maii bisseis est hæc defuncta kalendis (1).

(1) Article extrait des *Hollandistes*, de Césaire
de Cîteaux, d'Adrien Baillet, et de quelques autres
égendaires.

HILDEGONDE,

CHRONIQUE

DU DOUZIÈME SIÈCLE.

On a publié sous ce titre dans le 1^{er}. numéro du *Nouveau Journal des Dames*, une nouvelle qui est tirée de la Légende de sainte Hildegonde, et que nous croyons devoir mettre ici. L'auteur n'a suivi que Césaire de Cîteaux, qu'il a souvent imité d'assez loin :

« Il y avait auprès de Cologne un respectable gentilhomme qui avait une fille extrêmement belle, nommée Hildegonde. Elle avait perdu sa mère dans un âge fort tendre; et son père, qui ne voulait jamais se séparer d'elle dans ses divers pé-

lerinages, lui faisait porter les habits d'un jeune garçon.

« Hildegonde avait quinze ans lorsque le vieux gentilhomme résolut d'aller visiter la Palestine; elle fut du voyage, qu'elle supporta courageusement; et, après avoir prié sur le tombeau de Jésus-Christ, elle revenait en Europe, lorsque son père mourut presque subitement au moment où l'on allait se mettre en mer.

« Avant de rendre l'âme, il recommanda sa fille, ses biens et son vaisseau, à un vieil intendant qu'il avait amené avec lui, et qui jura sur les saints évangiles de reconduire fidèlement Hildegonde au château de ses pères. Mais après que le vieillard fut mort, tandis que sa fille inconsolable ne s'occupait que de sa douleur, le serviteur infidèle prit la fuite avec le vaisseau et les richesses de son maître, laissant la jeune fille seule, sans appui, sans ressource, dans un pays dont elle ne connaissait ni le langage ni les mœurs.

« Il y avait trois jours qu'Hildegonde n'avait plus de père, lorsqu'elle s'aperçut le

matin à son réveil de l'infâme trahison de l'intendant. On peindrait difficilement ses terreurs et son désespoir. La religion seule soutint son esprit et l'empêcha de succomber aux mouvemens affreux qui lui faisaient souhaiter la mort. Elle passa quelques jours dans les larmes ; et personne ne vint la consoler. Les horreurs de la faim se firent bientôt sentir : Hildegonde mendia. Jusque-là, ses jours avaient coulé dans l'opulence ; elle vécut une année entière du pain de la pitié.

« Enfin le ciel lui fit rencontrer, parmi quelques autres pèlerins allemands, un vieux seigneur bienfaisant et riche, à qui elle exposa ses misères, mais sans lui avouer qu'elle était une fille ; car elle portait toujours les vêtemens d'un jeune homme. Le vieux seigneur eut pitié d'Hildegonde, et la ramena avec lui à Trèves. Il s'était élevé dans cette ville des querelles ecclésiastiques que l'on soumit à la décision du pape. Hildegonde fut chargée de porter au saint père les lettres de l'église de Trèves, roulées

dans un bâton bien fermé. Elle fit le voyage à pied, pour ne pas donner de soupçons, et arriver avec plus d'assurance.

« Le deuxième jour, elle rencontra, dans un chemin écarté, un voleur qui venait de dérober une petite cassette pleine d'or, dans un château du voisinage. Le brigand, qui prit Hildegonde pour un beau jeune homme, séduit par sa physionomie douce et intéressante, lui représenta qu'elle s'exposait à de grands périls dans la route infestée qu'elle parcourait, et lui offrit de lui faire compagnie. Hildegonde accepta; car elle n'était pas très rassurée.

« Bientôt on entendit quelques hommes d'armes qui accouraient au grand galop à la poursuite du voleur. Celui-ci se retourna, vit le danger, remit précipitamment à Hildegonde le petit coffre qui l'embarrassait, et s'enfonça dans la forêt. La jeune fille troublée ne remarquait seulement pas qu'elle était chargée du dépôt et de la preuve du vol, lorsque les archers la joignirent, reconnurent le coffre qu'on

leur avait signalé , et s'emparèrent d'Hildegonde qui fut conduite devant des juges.

« Elle était trop interdite pour se bien défendre ; d'ailleurs le coffre déposait avec force contre elle. On la condamna à mourir sur le gibet. Elle s'écria , en fondant en larmes , qu'elle était innocente , et demanda un confesseur. On lui envoya un bon moine à qui elle conta toute son histoire. Le religieux se persuada facilement qu'une jeune fille si ingénue ne pouvait pas avoir commis un grand crime. Il alla exposer aux juges le sexe du prétendu voleur , et soutint son innocence.

« En apprenant qu'Hildegonde était une fille , les juges se trouvèrent plus disposés à ne la pas croire coupable. Elle avait indiqué l'endroit de la forêt où s'était réfugié le brigand ; on y fit de si heureuses recherches qu'on l'arrêta.

« Mais il nia avec audace. « Vous ne pouvez pas me condamner, dit-il , sur la déposition d'un seul témoin ; celui qui portait le coffre en doit être le voleur. »

Le bon religieux, voyant les juges embarrassés, s'écria : « Eh bien, il faut éclaircir l'affaire devant le jugement de Dieu, par l'épreuve du fer chaud. »

« On apporta une barre de fer rougi au feu ; on la bénit ; tous les assistans se mirent en prières ; Hildegonde toucha le fer ardent et retira sa petite main intacte. Mais la main du voleur ne soutint pas l'épreuve sans être à demi brûlée. Il n'osa plus nier, tout le peuple poussa un cri de joie, et on conduisit le brigand au supplice.

« Le maître du château et du coffre volé était un jeune seigneur qui possédait de grands biens et qui avait l'âme généreuse. Il voulut recevoir chez lui l'aimable Hildegonde, que le bon moine accompagna. La jeune fille reprit les habits de son sexe, et parut si charmante, que son hôte en devint éperdument amoureux. Elle était dans l'âge de l'amour ; elle répondit à des feux dignes d'elle, et donna son cœur.

« Cependant l'intendant de son père

était revenu en Allemagne ; et , croyant ne jamais revoir Hildegonde , il s'était emparé du château et de tous les biens de son ancien maître. Le jeune amant d'Hildegonde dénonça au souverain la conduite de ce traître , qui fut mis à mort ; l'aimable pèlerine rentra dans ses biens ; elle épousa celui qu'elle aimait ; et l'histoire de sa vie ne fut plus qu'une suite de jours agréables. »

LA LÉGENDE

DES

AMANS DE CLERMONT.

Tirée de Grégoire de Tours et de quelques
légendaires.

SCHOLASTIQUE n'avait que quinze ans, et sa beauté, ses grâces naïves, ses vertus surtout, éclipsaient encore l'éclat de sa naissance, qui était très-distinguée. Lorsqu'on pouvait la voir, c'était la plus séduisante et la plus fraîche des jeunes demoiselles de Clermont. On l'aimait sans la connaître. Ceux qui la connaissaient ne pouvaient lui témoigner tout le respect, toute la vénération que faisait naître la beauté de son âme.

Elle avait pour son Dieu la piété la plus

tendre et une grande charité pour les malheureux. Car on la voyait toujours chercher à soulager les pauvres et à consoler les infortunés. Elle passait sa vie dans la retraite, ne fréquentant que les églises et les maisons religieuses, et ne soupirant que pour les exercices de la piété chrétienne.

Dès l'âge le plus tendre, elle avait fait vœu de demeurer vierge. Mais elle toucha le cœur du jeune Injuriosus, fils d'un sénateur d'Auvergne. Injuriosus n'eut pas plutôt connu Scholastique qu'il en devint éperdument amoureux. Il avait lui-même beaucoup de vertus, une grande piété, l'extérieur le plus doux et les qualités les plus aimables.

Scholastique ne fut point insensible aux tendres feux d'Injuriosus. Elle sentait peu à peu qu'elle l'aimait et que son cœur était fait pour l'amour. Cette flamme si belle plut aux deux familles ; le mariage fut bientôt convenu, et on en fit les préparatifs.

Cependant Injuriosus, tous les jours

auprès de Scholastique, s'enivrait de l'espoir du bonheur ; les plaisirs du mariage n'effrayaient point le cœur pur de la jeune vierge. Elle souriait avec innocence à l'idée de passer ses jours auprès d'un époux si vertueux.

Les deux amans priaient ensemble, de ces prières d'allégresse que deux cœurs unis élèvent vers le ciel dans les transports de la reconnaissance. Ils se faisaient un plan de vie qui devait leur donner des jours pleins de charmes ici-bas, et l'heureuse félicité des élus dans le séjour éternel.

Le mariage si ardemment désiré par Injuriosus se célébra enfin. Mais aussitôt que le prêtre eut prononcé les prières de la bénédiction nuptiale, Scholastique se rappela tout à coup qu'elle avait fait vœu de consacrer sa virginité à Jésus-Christ, long-temps avant de donner son cœur et sa main à son jeune époux.

Elle se mit à gémir dans le fond de son âme, et sentit s'élever les scrupules religieux qui lui reprochaient avec violence

qu'elle devenait parjure devant le Seigneur.

Injuriousus , inquiet d'abord de la tristesse qui accablait sa bien-aimée, s'efforça de se rassurer en se persuadant que l'abattement de Scholastique n'était que l'effet des alarmes qui effraient, le jour des noces , la pudeur virginale.

Le soir étant venu , on conduisit les deux époux au lit nuptial. La jeune fille oppressée versa des larmes en laissant tomber la ceinture des vierges. La présence d'Injuriousus, plus tendre que jamais, l'entraînait dans les bras de l'amour. La voix de la conscience la rappelait avec force à ce vœu de virginité éternelle qu'elle avait répété plusieurs fois devant son Dieu.

Le jeune amant plein d'ardeur, et dans les transports de la plus douce ivresse , prodiguait les caresses pour dissiper les pleurs de Scholastique. On la mit au lit, et les parens se retirèrent. Son cœur gonflé battait avec violence ; ses larmes ne tarissaient point ; elle sanglotait le plus

doucement qu'il lui était possible, ne pouvant cacher ses douleurs, ni prendre un parti entre l'époux de ses vœux qu'elle adorait, et l'époux de son amour qui lui était presque aussi cher.

Comme elle se tenait en tremblant à l'extrémité de la couche nuptiale, et qu'elle semblait repousser, mais avec un cœur déchiré, les caresses de son jeune époux, Injurious lui dit :

« Ma bien-aimée, ô vous qui êtes ma vie toute entière, qui ferez à jamais la félicité de mon âme, quand mon bonheur est à son comble, quelle est la douleur qui vous afflige ? n'êtes-vous pas la plus douce moitié de moi-même, ma sœur, mon amie, mon amante, ma vertueuse épouse ? »

Scholastique garda quelques instans de silence ; puis ayant comprimé avec effort les sanglots qui l'étouffaient, elle voulut dire quelques mots, mais elle ne put répondre à son ami que par un regard plein de douleur et d'amour.

« Au nom de mes transports, repri-
t

Injurius, au nom de la vive tendresse que j'ai pour vous, ma bien-aimée, que je sache la cause de vos pleurs. Dites-moi que vous me voyez sans colère, et daignez calmer le trouble qui m'épouvante.»

Scholastique put enfin apaiser assez les agitations de son âme pour répondre quelques mots.

« Hélas ! dit-elle, quand je passerais tous les jours de ma vie dans les larmes, jamais je ne pleurerais assez pour expier toutes mes fautes. Car vous saurez, mon tendre ami, que je suis coupable d'un grand péché. Si vous n'appuyez mon faible courage, si vous ne me soutenez de toute la générosité de votre cœur, c'en est fait de moi. Mon bien-aimé, je sens qu'auprès de vous je vais succomber et devenir criminelle. »

« Et quels crimes pourriez-vous commettre ? reprit Injurius. N'êtes-vous pas la pure innocence ; et la vertu ne préside-t-elle pas à tous les battemens de votre cœur ! »

« O mon cher époux, répondit Scho-

lastique en fondant en larmes , il faut que vous appreniez de qui cause ma douleur. M'aimerez - vous assez pour me pardonner ? J'ai fait une faute , un crime peut-être.... Avant de vous avoir connu , j'étais... Ah ! je suis bien coupable ! J'étais liée par les nœuds les plus saints. Mon cœur s'était donné. Ma bouche avait promis à jamais... Vous m'avez tout fait oublier ; et l'amour que j'ai conçu pour vous a été plus fort que mon devoir. Je suis bien malheureuse. »

Ces paroles furent accompagnées de nouveaux pleurs.

Injuriosus consterné s'écriait à chaque instant : « Quoi ! vous aviez donné votre cœur ! un autre avait l'amour de Scholastique ! un autre a reçu vos premiers sermens ; vous êtes liée enfin par des nœuds sacrés ! » « Hélas ! il n'est que trop vrai , reprit Scholastique , et rien ne peut rompre ces engagemens éternels. Si vous exigez de moi les devoirs d'épouse , peut-être n'aurai-je pas la force de m'opposer à vos tendres désirs , tant je sens

que je vous aime. Mais je n'aurais pas non plus la force de survivre à mes remords. »

Injurious consterné s'écria : « Eh ! quel est donc , grand Dieu , ce rival odieux qu'il faut que je déteste ! »

« Arrêtez , cher époux , reprit Scholastique en frémissant , puisque'il faut vous l'avouer , c'est Dieu qui est votre rival. Je l'aimais avant de vous connaître. C'est à lui que je me suis engagée ; c'est lui que j'ai choisi pour époux. Malheureuse ! il m'offrait le ciel pour dot , et moi , je comptais en retour lui porter ma virginité aussi pure qu'au jour de ma naissance. Soyez juge entre Dieu et vous. Dois-je remplir les sermens qu'il a reçus de moi ou devenir parjure ? Ma vie , mon bonheur , le repos de mon âme , l'éternité qui m'attend , tout est dans vos mains... »

Injurious , hésitant d'abord entre la violence de son amour et la crainte d'offenser le Seigneur , s'écria enfin : « Que tous les fléaux m'accablent , et que je meure mille fois avant que de vous affliger.

Non , je respecterai vos vœux terribles ,
et votre vertu pure comme le ciel. »

Mais, tout en protestant de respecter la
pudeur de Scholastique, Injurious cher-
cha à la détourner de ses projets , qu'il
lui représenta comme opposés au vœu de
la nature. Il lui fit comprendre aussi que
le serment de virginité fait dans un âge
tendre devant les ministres du Seigneur
pouvait être délié par ces mêmes minis-
tres à qui Dieu en a donné le pouvoir.

Mais Scholastique, ne prenant conseil
que de son zèle religieux , persuada si
bien son jeune époux , qu'il lui jura de
respecter sa chasteté jusqu'à la mort.

Scholastique attendait encore d'autres
promesses.

« Vous trouverez , lui dit-elle , beau-
coup de femmes plus belles que moi ; el-
les vous sembleront aussi plus aimables ;
elles chercheront à vous séduire. Vous
les aimerez sans doute.... »

« Ah ! jamais ! s'écria Injurious. Ja-
mais je n'aimerai que vous. »

« Eh bien ! vous m^e promettez de

n'ouvrir sur elles que des regards indifférens et chastes ! »

« Je vous le promets. »

Alors les deux époux se serrèrent la main ; et ils vécurent plusieurs années ensemble , observant la plus pure chasteté et n'ayant qu'une même volonté, qu'une âme et qu'un lit.

Scholastique mourut la première. Injuriosus ne tarda pas à suivre sa chaste compagne ; et Dieu fit en leur faveur un miracle. Le tombeau de Scholastique avait été placé dans l'église , près d'une muraille ; la tombe d'Injuriosus était adossée au mur opposé.

Le lendemain , quand les fidèles vinrent aux saints offices , ils virent que ces deux tombeaux s'étaient rapprochés et n'en faisaient plus qu'un , parce que la mort ne devait point séparer ce que le ciel avait si chagement uni. On vénéra leur mémoire sous le nom des deux amans de Clermont.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

PRÉFACE. Pag. v

IMOGÈNE. LIVRE I^{er}. — Le monastère du Liban. — Phanor raconte à Marcien ses amours avec Imogène, qu'il croit morte. — C'est le désespoir qui l'a amené parmi les moines et qui lui a fait prononcer des vœux éternels. — Arrivée d'Euthyme au monastère. I

LIVRE II. — Retour sur l'histoire d'Imogène. — Ses chagrins et la douleur de son père qui ne peut

oublier la perte qu'il a faite d'une épouse idolâtrée. — Euthyme se réfugie au monastère du Liban. — Il prononce ses vœux. — Mais bientôt il ne peut plus vivre loin de sa fille. — Il va chercher Imogène. Pag. 49

LIVRE III. — Scrupules d'Imogène sur ses amours avec Phanor. — Son père vient la revoir, l'habille en homme et part avec elle. — Passage du Taurus. — Histoire de Photine. — Euthyme et Imogène entrent au monastère du Liban. 85

LIVRE IV. Mort d'Euthyme. — Imogène va au marché avec les frères. — Elle porte le nom d'Eudoxe. — Macrine devient amoureuse d'elle, la prenant pour un jeune moine. — Elle reconnaît Phanor. — Persécution de Macrine. . . 123

LIVRE V. — Macrine devenue enceinte accuse Eudoxe de l'avoir subor-

née. — Imogène est maudite ,
mise sous l'anathème et chassée
du monastère. — Phanor recon-
naît Imogène. Pag. 151

TOME SECOND.

LIVRE VI. — Imogène dans sa caverne. —
Maladie de Phanor. — Marcien
raconte à Imogène l'histoire des
deux amans des Gaules.

LIVRE VII. — Entrevue d'Imogène et de Pha-
nor qui tombe en démence. 37

LIVRE VIII. — On apporte à Imogène le fils
de Macrine. — Sa patience in-
téresse tous les moines qui de-
mandent sa grâce. — Elle rentre
dans le couvent. — Elle est mise
de nouveau sous l'anathème avec
Phanor qui retrouve l'usage de
sa raison. — Elle sent l'ap-
proche de sa mort. , 67

192 **TABLE DES MATIÈRES.**

LIVRE IX. — On refuse la communion à
la jeune vierge. — Elle meurt.
— On reconnaît son sexe. —
Mort de Phanor. . . . Pag. 99

APPENDICE.

LA LÉGENDE de sainte Marine.	129
LA LÉGENDE de sainte Photine.	143
LA LÉGENDE de sainte Hildegonde.	151
HILDEGONDE, chronique du douzième siècle.	171
LA LÉGENDE des amans de Clermont.	179

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

